

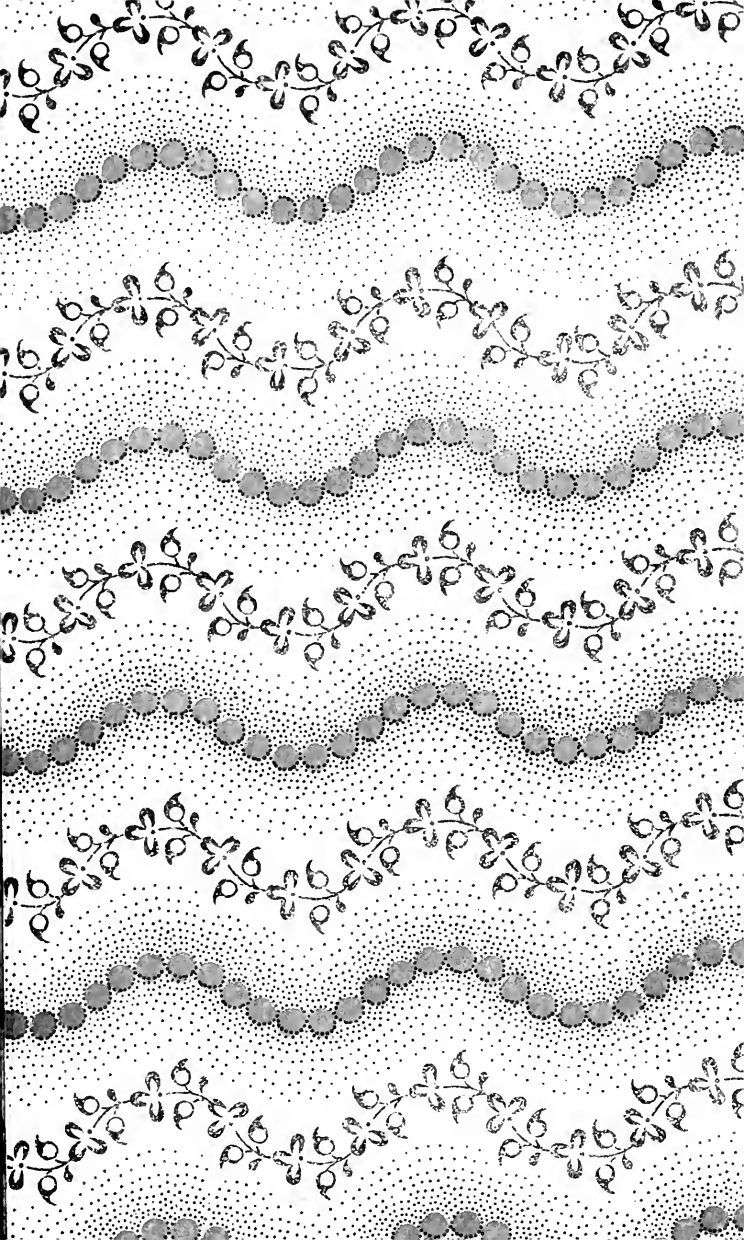


of G. Percival Des...
of London, England, a vice-
president of the Societe des
Amis de Montaigne, Paris



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

The George Percival West Estate





... ..
My, what a beautiful day





É L O G É

D E

MICHEL MONTAGNE,

*Ses Compaignons enseignent la sagesse ;
il désenfeigne la sottise.*

[Préface de Mlle. DE GOURNAI.]

ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

*Qui a remporté le Prix d'Eloquence
à l'Académie de Bordeaux en 1774;*

Par M. l'Abbé TALBERT, de l'Académie de Besançon, Chanoine en l'illustre Eglise Métropolitaine de la même Ville, Prédicateur du Roi.



A L O N D R E S ;

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de la Reine,
rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXV.

15.10.53

Nota que dans les citations des passages de Montagne je me fers de l'Édition de Londres, en dix volumes & en petit format.

72

1743

735



E L O G E

D E

MICHEL MONTAGNE,

*Qui a remporté le Prix d'Elo-
quence à l'Académie de Bor-
deaux en 1774.*

UN Ecrivain que le regne de François Premier nous a donné, & qui s'élance de la nuit de son siècle pour fixer les regards du nôtre, pour obtenir des Ministres de la Renommée les honneurs de l'éloge public, ne peut être qu'un génie du premier ordre; mais combien cet homme étonnant le fera-t-il davantage, si j'annonce qu'il travaille sans méthode &

A

2 *Eloge de Michel Montagne.*

fans fuite, que son imagination s'abandonne à tous ses caprices, & que son vol est un écart continuel? qu'inexact dans les citations, il en surcharge son style; que sans cesse parlant de lui-même, il ne craint pas d'être son propre Panégyriste; qu'ennemi déclaré des idées reçues, il semble chercher le paradoxe, & qu'on le surprend dans la contradiction; que souvent obscur & incorrect, il ose commander aux regles du Langage, & que cependant il attache son lecteur, le séduit & l'entraîne. Tel est le singulier, j'ai presque dit le bizarre Auteur dont j'entreprends d'analyser le mérite; tel est ce Michel Montagne, pour qui la lumiere devança le moment de son irruption générale.

Il n'appartient qu'au génie de faire oublier ses écarts, de plaire même quelquefois par une marche irrégulière. Il faut qu'il se décele, qu'il éclate, en quelque lieu, en quelque temps que la nature l'ait placé: par-tout il porte avec lui ce caractère de supériorité, ou plutôt de souveraineté qu'elle lui imprima, & qui établit son ascendant sur les esprits vulgai-

Eloge de Michel Montagne. 3

res : tige vigoureuse qui prospère dans un sol aride & froid , qui , sans se courber , se fait illuc à travers les obstacles , & va chercher sa nourriture dans les rochers où ses racines s'insinuent. Mais ce n'est pas toujours une célébrité durable que le talent obtient dans la renaissance des Lettres. Ses succès servent de base à d'autres succès qui souvent les couvrent & les font disparaître : quel est donc le prestige des Ecrits de Montagne , pour nous enchanter encore ? A quelle région n'eût-il pas atteint, s'il eût pris son essor du haut degré où nous sommes parvenus ? Créateur de ses idées , il se traça lui-même sa carrière ; le premier , il nous apprit à penser , & personne ne fit penser davantage. Ce que Descartes devoit être à la connoissance de la nature , & Montesquieu à la politique , Montagne le fut à la Morale. C'est sur ces trois Génies que porte tout l'édifice de la Philosophie françoise. Mais l'Auteur des Essais ne fut pas environné des grandes lumieres , des secours puissants qui seconderent les deux premiers , & l'on ignore ce qu'ils eussent

4 *Eloge de Michel Montagne.*

été, s'il avoient vécu ses contemporains. Pour mettre le sceau à sa gloire, l'orgueil de notre siècle s'est abaissé devant lui : son Livre est le foyer où l'on va dérober des flammes ; de célèbres Écrivains se sont rangés parmi ses Copistes ; ils lui doivent les germes de leurs plus grandes idées, la hardiesse de leurs systèmes, l'énergie de leur langage ; & c'est Montagne que préconise sous leurs noms, l'enthousiasme qui leur applaudit.

Son Eloge sera donc principalement celui de ses Ouvrages ; la véritable existence de l'homme supérieur est dans ses productions ; c'est par elle qu'il franchit toutes les bornes de son être, qu'il vit pour l'univers & les siècles, que ses moindres actions cessent d'être indifférentes. Pour donner même une idée juste de la personne de Montagne, je ne chercherai point d'autres ressources que ses Ecrits : par-tout les traits de son caractère s'y trouvent mêlés & fondus avec ceux de son génie : là il est son propre Peintre & son Historien le plus fidèle ; là, nous apprenons qu'il fut notre maître dans

Eloge de Michel Montagne. 5

l'Art d'écrire avant le regne du goût ; qu'il connut la vraie Philosophie avant la renaissance des lumieres ; qu'en un mot, il fut être éloquent dans le siècle de Ronfard , & Philosophe dans le siècle de la Ligue.

PREMIERE PARTIE.

[1] Les premiers regards de Montagne virent briller l'aurore de notre Littérature ; quelques rayons échappés de l'Italie commençoient à dorer les sommets de notre Parnasse , & faisoient reparoître les traces de l'antiquité , long-temps perdues dans les ténèbres de la barbarie : François Premier , porté naturellement aux grandes choses , & jaloux d'occuper à la fois toutes les bouches de la Renommée , agitoit d'une main les tisons de la guerre , & de l'autre entretenoit les Beaux-Arts ; il les appelloit au milieu des orages , & les Muses qui campoient autrefois avec Alexandre, César & Scipion, voyoient renaître ces temps sous les auspices de leurs émules. Que la voix du Souverain est puissante , que son regard a de vertus ! toujours prêts à lui

obéir , les talents attendent les ordres en silence ; il leur donne le signal , & ils se précipitent dans la carrière ; on diroit qu'ils font l'ouvrage de sa parole.

Sous le regne de François Premier , tout favorisoit , tout préparoit leur effor. Tandis que l'invention de la Presse multiplioit les secours , que les querelles de Religion rendoient l'étude nécessaire , les Sciences élevoient des hommes obscurs aux plus éclatantes fortunes , aux honneurs même de la Chevalerie , & le Monarque protecteur ennoblissoit les Lettres aux yeux de l'homme de Cour , qui s'étoit fait long-temps un mérite de les négliger. Déjà son zele ardent & généreux , exerçant sur les esprits un pouvoir nouveau , annonçoit une grande révolution ; déjà l'on voyoit éclore les nobles fruits d'une émulation qui fermentoit de toute part ; on remontoit aux sources par la connoissance des Langues , & les chef-d'œuvres de la Grece & de Rome devenoient plus familiers par la traduction. Mais si l'amour des Lettres se répandoit rapidement , le talent d'écrire ne régnoit pas encore ;

L'esprit françois se traînoit avec timidité sur les pas des Anciens , & notre Langue bégayant leurs pensées , ne faisoit encore que l'essai de ses forces. Buchanan , Muret , De Thou dédaignoient de lui confier leurs travaux : cependant les succès de Marot auroient pu les enhardir ; ceux d'Amiot & de Rabelais donnoient des espérances nouvelles ; mais en vain eût-on cherché la justesse , la précision , le goût , le coloris dans les productions françoises ; & l'illusion que Ronfard fit à son siècle , n'en prouvoit que la stérilité. Telle étoit notre Littérature , lorsqu'au fond du Périgord , on vit paroître Montagne , cet Ecrivain sans modele , qui se créant à lui-même son genre d'éloquence , fit connoître que les Anciens pouvoient avoir des rivaux. Les Muses Grecques & Romaines , appelées par son pere autour de son berceau , lui donnerent le premier aliment ; on eût dit que ce pere judicieux apperçût dès-lors la trempe singuliere de son ame , & qu'il voulût lui prescrire un régime analogue.

Des réflexions supérieures à son sie-

8 *Eloge de Michel Montagne.*

cle sur les vices de l'éducation vulgaire , le dirigèrent dans celle de son fils. Ménager ses organes & prévenir le dégoût de l'étude par la facilité , la modération du travail ; soustraire les plus précieuses années à la lenteur des Ecoles , le nourrir des sucs vigoureux de la Langue de Cicéron , qui devint son idiôme naturel , lui faire un jeu de cette tâche si pénible , si longue , si redoutable , entretenir la noble liberté de son esprit par une méthode sans contrainte ; aider en lui l'activité de la nature , mais , sans effort , sans violence ; tels furent les soins donnés à l'éducation de Montagne , & les moyens qui abrégèrent son enfance. Si , par respect pour l'usage , quelques-unes de ses années furent abandonnées aux Ecoles publiques , il s'en vit dédommagé par le bonheur d'avoir pour Maîtres les Buchanan & les Muret.

Quelle pénétration ne supposoit pas dans Montagne un cours d'étude terminé à l'âge de treize ans ! Mais cette précocité n'est pas toujours le présage d'une réputation éclatante ;

rarement les productions prématurées croissent-elles par une gradation de force proportionnée à leurs premiers progrès ; leur seve épuisée par un trop prompt effort, tarit subitement, ou les abreuve de suc rares & sans substance , qu'une longue végétation n'a point préparés. Parvenues tout-à-coup au degré d'élévation où elles doivent atteindre, elles s'arrêtent dans la médiocrité ; ouvrages précipités , que la nature n'acheve point, qu'elle abandonne, qu'elle oublie ; mais dans Montagne, elle perfectionna ce qu'elle y avoit ébauché. Si le titre d'Auteur l'avoit ébloui , il auroit pu sans peine en décorer sa jeunesse ; pour l'intérêt de sa gloire, il se défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en fait éclore. Ces années, qu'il n'avoit point perdues en stériles études , en productions hâtives , furent données à des lectures choisies , plus encore à la réflexion qui les féconde ; on peut dire qu'il en avoit rendu son jugement dépositaire , bien plus que sa mémoire. Une multitude de germes fermentoient , lentement échauffés par son génie , &

y prenoient, comme dans un sol excellent, une qualité nouvelle, une faveur particuliere.

Mais ce n'est point encore par le mérite des choses, que se doit apprécier Montagne, c'est par sa maniere de les exprimer, par le caractere original de son éloquence, par cette vigueur d'imagination & de pensées qui se communiquoit à son Langage. Quoique la nature l'eût formé pour produire, on le vit cependant payer aux Lettres son premier tribut par une traduction. Dans ces temps si orageux pour le Christianisme, la Théologie naturelle de Sebond paroissoit à son pere un puissant préservatif; & il desiroit qu'une main habile en enrichît sa Patrie : Montagne, secondant ces vues respectables, se charge de l'entreprise. Ce traité subtil & solide, mais dont le langage barbare fait douter s'il est Espagnol ou Latin, change de forme sous sa plume; une vivacité pressante en anime le style : l'Ouvrage devenu sien, est applaudi de la France entiere, qui présage la gloire future du Traducteur. Dès-lors il parut un mo-

dele dans ce genre ingrat , où les succès sont rares , parce que les talents , qui le dédaignent , peuvent seuls y réussir. Un Traducteur est un Peintre qui doit se pénétrer de son objet , le concevoir dans une imagination vive , pour l'enfanter de nouveau : esclave & libre en même temps , il doit suivre son Auteur pas à pas , se mesurer sans cesse avec lui , sans rien perdre de sa chaleur. Montagne connoissoit ces difficultés , & possédoit l'art de les vaincre. On en pourroit juger encore par cette foule de textes qu'il traduit dans ses Essais , avec une force qui étonne , une précision qui l'augmente. Quel devoit être le torrent de son élocution , lorsque dégagé de toute espèce d'entraves , il se livroit à lui-même ? Longtemps il n'avoit partagé que la gloire d'Amiot ; mais lorsque les Essais parurent , le siècle s'étonna ; en vain voulut-on découvrir dans l'antiquité le modèle de cet Ouvrage , on trouva qu'il n'en avoit point. C'en fut assez pour qu'il parût bizarre à la foule rampante des imitateurs ; ils le jugerent & ne le sentirent pas ; les es-

prits froids l'apprécierent par ses défauts , & ne furent qu'effrayés de ses beautés audacieuses ; les hommes de goût qu'il séduisoit , n'osoient applaudir encore , & leurs regards interrogeant les Maîtres du Parnasse , sollicitoient leur décision ; bientôt l'arrêt fut prononcé , & l'Europe retentit du nom de Montagne.

Il est des Ouvrages qui ne peuvent faire des impressions médiocres ; le livre des *Essais* ne devoit ni réussir , ni déplaire à demi. Accueilli par le Public avec transport , il a trouvé des censeurs qui l'ont dégradé jusqu'au mépris , & qui ont fait sentir que *celui qui lit un nouvel Auteur , se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met (a)*.

[2] Ne cherchons dans les *Essais* ni l'esprit d'analyse , ni une constante régularité ; difficilement la méthode s'allie avec la chaleur de l'imagination , l'abondance des idées , la manière indépendante qui caractérisent Montagne. Il croyoit plus nécessaire

(a) Préface de M. de Gournai , tome X des *Essais* , édition de Londres , en dix volumes , petit format.

de faire sortir ses pensées, que de les enchaîner; il aimoit mieux déplacer, que proscrire ces traits faillants, libres enfans de son génie, qui font le charme de ses Ecrits; & qu'importe au Lecteur le foible avantage d'une méthode froide, s'il faut l'acheter aux dépens des plus grandes beautés? Que des idées communes aient le mérite de l'enchaînement, on est en droit de l'exiger; que la timide colombe s'occupe à ranger son plumage; mais que l'aigle intrépide ne songe qu'à s'élever. Ne croyons pas cependant que la marche de Montagne soit toujours vagabonde, que son pas soit constamment déréglé. Souvent il paroît en désordre, parce que le lien de son discours n'est pas sensible, & que son ordre est caché. Mais qu'on lui fait gré de ses écarts mêmes, & qu'il est intéressant par ses digressions! C'est un fleuve qui s'échappant de son lit, n'en est que plus abondant, plus rapide, & qui partout roule son or avec lui. Aisément on pardonne à Montagne de perdre de vue les titres de ses chapitres & les sujets qu'il annonce. Ceux qu'il

traite paroissent toujours les mieux choisis , parce que l'intérêt naît de sa plume , & non des objets discutés. Ne craignons point de l'assurer , ce n'étoit pas sans dessein qu'il se livroit à cette maniere d'écrire ; elle tenoit au ton de familiarité qu'il s'étoit prescrit , soit pour attacher son Lecteur , soit pour se ménager le droit de tout dire. Ce n'est point un Livre qu'il paroît composer ; on croiroit qu'il ne veut que se rendre compte à lui-même. Jamais on n'eut moins l'air d'instruire , en donnant les plus importantes leçons ; jamais style n'imita mieux celui de la société , & ne répondit plus parfaitement au but de son Auteur. On ne voit point Montagne sur la Tribune oratoire , joindre à l'austérité du précepte la triste gravité du langage ; c'est de près qu'il parle à l'homme : il n'enseigne point , il converse ; une morale riante est dans ses discours un fruit caché sous des fleurs ; il déride le Stoïcisme même , & donne à Zénon les traits d'Epicure. Tantôt il prend ceux de Démocrite , pour inviter son Lecteur à jouir avec lui de la scène du

monde ; tantôt assaisonnant la raison de Sénèque du sel d'Horace & de Plaute , il appelle les jeux , les graces , la folie même au secours de la sagesse. Delà cette franchise d'expression , qui se livre sans contrainte à toute son énergie ; cette ironie piquante , ces narrations qui attachent ; en un mot , ce talent de mettre les plus hauts préceptes à la portée de l'homme frivole , de lui donner la lumière lorsqu'il ne cherche que le plaisir ; de lui tendre d'aimables pièges pour le rendre heureux & sage.

Il n'est pas jusqu'au mauvais goût de son siècle , qu'il ne sache embellir. La manie des citations régnoit alors aux dépens de l'élégance & de la raison. L'érudition hérissoit les Traités, les Discours, la Poésie même, & par une vanité ordinaire chez les Peuples qui sortent de l'ignorance , on ne citoit que pour paroître savant. Montagne connoît cet abus , y jette du ridicule , & s'y conforme ; mais , par un prestige de son art , il fait nous rendre intéressant cet abus même. Tout ce qui n'étoit pas du ressort des hautes Sciences , la vaste

Littérature l'embrassoit, & malgré l'opinion qu'il veut donner de son ignorance, on voit qu'il a tout lu, & ce qui est bien plus rare, qu'il s'est rendu maître de tout. S'il multiplie les larcins dans la Littérature ancienne, il en fait éclore des beautés inconnues, il en extrait de nouveaux suc. Le Lecteur, qu'il promène parmi toutes les fleurs de l'Histoire, de la Poésie, de l'Eloquence, semées au hasard pour former le plus heureux mélange, jouit du double avantage de la richesse & de la variété. En un mot, si le Livre de Montagne n'étoit pas un vaste Traité de morale, il seroit encore le plus intéressant des Recueils. L'Artiste rassemble de tous les climats des matieres précieuses, les polit, les façonne, en distribue les nuances, & en compose une éblouissante mosaïque; tel paroît Montagne dans l'assemblage de tous ces textes dont il rajeunit les idées, par le sens ou l'expression qu'il leur donne, par l'empreinte dont il les marque. Ennemi né de toute servitude, il n'est pas même esclave des Anciens, qu'il adore; je ne fais par quelle magie

leurs trésors lui appartiennent , & comment tout ce qu'il leur enleve se convertit en sa propre substance. Jamais on n'exécuta mieux le précepte de *faire sien* le travail d'autrui ; d'imiter ces abeilles , dont le miel devient tout leur (a) , quoique formé de parfums qui ne sont point à elles ; à leur exemple , Montagne ne laissant apercevoir que son ouvrage , fait oublier le germe qu'il déroba ; il moissonne l'antiquité pour s'enrichir ; mais c'est toujours de son propre fonds que naissent ses principales beautés. A chaque pas , il fait sentir combien les secours étrangers lui furent peu nécessaires. Eh quoi ! les saillies de l'imagination , la force soutenue du style peuvent elles être des ornements empruntés & des productions de la mémoire ? dans quelle source a-t-il puisé l'art d'allier tout ce que le sublime a d'étonnant , avec tout ce que la naïveté & l'enjouement ont de légèreté & de grace ? Quel talent de persuader , soit qu'il emploie ou la

(a) Tome 2 , Chap. 25 , pag. 51.

force comique , ou les couleurs de la Poésie , ou les foudres de l'éloquence ! par quel étrange lien a-t-il associé la raison au badinage ? Quel mélange nouveau des teintes les plus vigoureuses , les plus délicates , les plus sombres , les plus riantes ! Obscur & confus quelquefois dans sa rapide chaleur , Montagne jette du sein de ces nuages les traits de la plus vive lumière ; tel Rembrant , du milieu de ses ombres , de ses nuits , fait sortir des traits mâles , des attitudes imposantes ; ses figures sont plus failtantes , parce qu'il noircit les contours ; ses couleurs , jetées au hasard , & sans paroître préparées , présentent une surface inégale ; il attache , il étonne par une hardiesse que son admirateur n'ose imiter ; si l'on méconnoissoit Montagne dans cet emblème , on n'auroit point lu ses Ecrits [3]. La nature l'avoit fait trop éloquent pour qu'il daignât devenir Rhéteur ; s'il présente sa pensée sous plusieurs faces , c'est qu'il cherche le trait décisif qui en rendra l'énergie ; mais sa phrase ferrée , pressante , forte de choses , entraîne rapidement vers le but. Tout

ce qu'il peut retrancher de ces monosyllabes qui chargent , obsèdent la période , qui sont comme autant de liens qu'elle traîne péniblement avec elle , il l'abandonne & le proscriit. Heureuse liberté , qui favorise & la chaleur de son style , & son énergie poétique !

[4] Oui . la Poésie respire dans le style de Montagne , lui donne le mouvement , l'élévation , la vigueur , ces tours libres , ces expressions hardies , ce langage animé , qui vit de figures & d'images ; ces comparaisons , où l'objet vient se répéter traits pour traits ; ces métaphores , où il se peint rapidement & en masse ; ces coups de force , qui réveillent & ravissent , qui paroissent comme des élans nécessaires à l'Ecrivain , pour ne pas retomber , sont des caractères communs entre la Poésie & l'éloquence : dans l'une ou dans l'autre , ils ne diffèrent que par la force des teintes : on pourroit dire qu'ils tiennent à la substance de la première , & qu'ils ne forment que la parure de la seconde.

Transporté jusqu'à l'enthousiasme , par le prestige de la Poésie , Monta-

gne n'en parle qu'en Poète : si on l'en croit , *elle ne pratique pas notre jugement* , elle le ravit & le ravage (a) : personne n'a mieux senti quelle est la langue naturelle du génie , la source vive des grandes beautés. Si elle agissoit sur lui avec tant d'empire , si elle avoit le pouvoir de remuer , de bouleverser son ame , c'est que dans son sein étoit allumé le feu divin qui fait les Poètes. Dans quelle ligne de son Livre ne le voit-on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un moment cette imagination pittoresque , qui s'imprime profondément les objets , & leur donne dans ses tableaux la couleur , la consistance & la vie ? Cette brûlante activité , qui anime toutes les parties du style , qui étend l'intérêt sur tous les détails ? dans ses comparaisons également ingénieuses & justes , dans ses fréquentes métaphores , c'est la nature entière qu'il appelle au secours de la pensée ; inestimable ressource , dont il faudroit lui reprocher l'abus , si l'on pouvoit

(a) Tome 2 , Chap. 36 , pag. 250.

lui reprocher de plaire ; ressource essentielle à tout Ecrivain qui pense fortement , & qui veut suppléer à l'infécondité de notre Langue ; ressource , en un mot , bien plus naturelle que l'on n'imagine , & qui n'est point une découverte de l'Art. N'en doutons pas ; le langage figuré fut notre premier idiôme ; il précéda les Langues , & fut dans leur enfance le supplément de leur stérilité. Voyez l'homme sortant des mains de la nature , voyez le Sauvage , bégayant une Langue rare , recourant à tout ce qui l'environne pour revêtir sa pensée d'images sensibles , montrant une montagne pour rendre l'idée de la grandeur , nommant l'animal féroce pour donner celle de la force , & toujours exprimant l'idée abstraite & l'objet absent , par leurs rapports avec l'objet présent & palpable : Montagne , qui , sans doute , eût été plus sobre d'images , s'il eût employé la Langue de Rome , reconnu la nécessité de leurs secours , lorsqu'il eut essayé les forces de la sienne ; mais dans son abondance , il a le mérite rare d'être prodigue sans être fa-

tiguant, tant il fait y répandre de variété, de graces & d'énergie. Son style ne peint pas, il grave, il creuse: pourroit-on n'y pas aimer ces traits originaux, & pour ainsi dire ces fiéres attitudes, qui donnent à ses défauts mêmes quelque chose d'important? cette heureuse liberté qui ose reculer toutes les bornes, commander à la règle, la rompre ou la courber lorsqu'elle opprime le talent? La Langue est toujours assez nerveuse pour celui qui pense foiblement; mais le grand Ecrivain ne la trouve jamais ni assez forte, ni assez rapide; est-il donc étonnant que Montagne, à qui la Langue romaine étoit si familière, ait senti plier la nôtre sous le poids de ses pensées, qu'il ait écrit qu'elle *succombe à une puissante conception, qu'elle languit sous vous & fléchit, si vous allez tendu*; & que pour *éterniser son Livre, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme* (a). Mais il est donné au génie d'ennoblir, de transformer, de créer. Pressé par la vigueur de ses idées, il s'agit

(a) Tome 7, chap. 15, pag. 323.

& fait effort pour les enfanter sous des traits mâles, pour les revêtir d'expressions aussi brûlantes qu'elles. Oui, les Langues prennent un caractère analogue au talent qui les emploie : le goût, le nerf, l'oreille de l'Ecrivain décide de leur noblesse, de leur force, de leur harmonie ; il les marque de son empreinte, comme le métal communique sa couleur à la pierre qui l'éprouve. La Langue françoise est une argille molle, qui prend de la solidité selon le degré de chaleur qu'on lui communique : jamais on n'exerça sur elle autant d'autorité que Montagne : personne ne la rendit plus obéissante à toutes les inflexions de l'ame ; il établit & prouva cette maxime, qu'on peut l'enrichir, *non en l'innovant, mais la remplissant de plus vigoureux services, & lui apprenant des mouvements inaccoutumés* (a). En effet, cette Langue bornée, timide, sans inversions, surchargée de membres inutiles, devient tout-à-coup dans les Ecrits de Montagne une Langue féconde, audacieuse, variée, capable

(a) Tome 7, chap. 15, pag. 321.

de précision. Quel art n'a-t-il point d'en faire valoir, d'en multiplier les avantages, d'y découvrir ces ressources cachées, qui ne se manifestent qu'aux esprits du premier ordre, comme les veines du marbre ne peuvent faillir que sous la main robuste qui le polit & le fatigue.

Que le Grammairien se taise, lorsque le Génie parle; c'est à celui-ci à se composer son idiôme. Montagne s'en fit un; mais ce ne fut point au hasard, & il prit pour base un excellent principe. Rendre la pensée lui parut le premier but de l'Ecrivain. L'esprit doit donc commander à l'expression, comme le maître à l'esclave. D'après cette maxime, Montagne s'attache à subjuguer la Langue, pour l'enrichir. Tantôt il l'étend par l'analogie, en lui restituant des membres qui doivent lui appartenir; tantôt il la rend plus précise par l'union des mots; quelquefois, semblable au Cultivateur qui transplante, incorpore les germes, confond les sèves, & donne à un seul fruit le mérite de plusieurs, il transporte l'expression à un autre sens, ou la naturalise, si elle est étrangère: il ne craint pas de la choisir dans
le

le langage de sa Province , qu'il érige en dialecte , lorsque ses mots sont dignes d'adoption. Si une expression est nécessaire , si elle est forte , peu lui importe ; sa source lui manque-t-elle ? Il osera la créer. C'est ainsi que l'Artiste supérieur qui , pour rendre son travail plus fini , a besoin d'un instrument nouveau , l'invente quelquefois & le fabrique lui-même.

Ne cherchons pas toujours dans le style de Montagne un coloris moëlleux , des nuances exactement dégradées. Mais pourroit-on ne pas préférer à ces avantages , tantôt ce jet rapide de pinceau qui forme sans efforts ces traits admirés que l'art désespère de produire , tantôt cette touche savante & forte de Michel Ange qui sacrifie l'éclat des carnations à des beautés supérieures , & se plaît à exprimer l'anatomie de ses figures , en faisant saillir les muscles , les nerfs & les veines.

Critiques délicats , Lecteurs froids & minutieux , Littérateurs géomètres , ne venez point , le compas à la main , mesurer la période de Montagne , calculer ses négligences , lui reprocher des fautes heureuses. Combien de fois

une expression triviale ou bizarre a-t-elle acquis sous sa plume de la grace & de la noblesse ! Combien de fois a-t-il ressemblé à l'ingénieux Statuaire qui , dans un bloc précieux , ménage si adroitement une tache , qu'il en tire un trait de physionomie.

Si Montagne ne paroît pas toujours assez intelligible , c'est qu'il veut être précis ; plus souvent encore c'est qu'il est profond : son obscurité est celle d'un abyme. S'il supprime les liaisons du discours , c'est qu'il précipite ses pas vers le but ; la brièveté de sa phrase n'a point d'autre objet , & il nous dépeint sa manière d'écrire , lorsqu'il se déclare pour *un style simple & naïf , succulent & nerveux , court & serré , non tant délicat & peigné , comme véhément & brusque (a) ; en un mot , déréglé , décousu & hardi. L'éloquence , ajoute-t-il , fait injure aux choses , qui nous détourne à soi (b)*. Sur ce principe [5] , il préféreroit à Cicéron Sénèque , Tacite & Plutarque. En admi-

(a) Tom. 1 , ch. 25 , pag. 3.

(b) *Ibid* , pag. 112.

rant l'élocution enchanteressée de l'Orateur romain , dont l'éloquence , vuide de choses *se donne corps à elle-même* , il l'accusoit de sacrifier l'abondance des pensées à l'abondance de la parole , d'être plus orné que robuste , plus fastueux qu'opulent : il a loué Amiot , & ne l'a point imité ; un esprit aussi bouillant ne pouvoit se captiver & languir dans de longues périodes ; jamais son style n'est ralenti par la superfluité des mots , ni roidi par les efforts d'un travail trop pénible.

Il est vrai que cette rapidité de style est peu compatible avec le mérite du nombre , & qu'en vain l'on chercheroit dans Montagne une harmonie soutenue , des périodes artistement arrondies & cadencées : mais n'intéresse-t-il pas davantage par la constante chaleur d'un style qui émeut profondément par ses contrastes , ses hardiesses , ses détonations mêmes , dont l'énergie cause je ne fais quel saisissement à l'ame qui s'étonne & , pour ainsi dire , se hérisse.

Malgré les secousses inévitables dans une marche rapide , le Lecteur se livre sans efforts à la facilité d'une compo-

tion qui l'entraîne , d'un langage qui est l'expression de la nature. Fécond , naïf , varié & sans symmétrie , comme elle , Montagne répand ses fleurs avec le même désordre , le même air de négligence ; par-tout il nous la donne & la choisit pour maître. C'est le seul art qu'il emploie pour captiver jusqu'à son Censeur, qui, plus d'une fois démenti , expia sa critique par son hommage.

Mais il est des Lecteurs dont la vue n'atteint pas jusqu'aux grandes beautés ou qui , les considérant hors de leur vrai point d'optique , les trouvent gigantesques & monstrueuses. D'autres, appesantis sur ces détails , ne savent appercevoir que les taches , entreprennent de disséquer le sublime , que l'on ne sent pas dès qu'on le discute : leur ame est une corde muette , qui ne répond pas à son impression. Critiques sans goût , vous prétendez analyser les Graces ! Ignorez-vous qu'on doit les adorer & qu'on ne peut les définir ? Apprenez qu'elles résultent quelquefois de l'irrégularité même , & que la beauté, fière de ses proportions, s'étonne de ne pas enchanter , comme elles, Saisirez-vous le trait décisif qui donne

le caractère à cette physionomie dont les détails sont des défauts & dont l'ensemble vous ravit? Non: c'est un secret que la nature s'est réservé. Ainsi, les traits victorieux du génie, les beautés originales de Montagne ont leur mécanisme caché: on ne les explique point, on les goûte, on les admire. Un cri universel n'a point cessé de préconiser les *Essais*, non comme modèle, mais comme ouvrage inimitable [6].

Parmi les Ecrivains qui ont honoré la France, il n'en est point qui présente d'une manière plus neuve des idées plus importantes, qui doive moins aux autres, & qui soit plus lui-même. En vain Charron, disciple, ou plutôt adorateur de Montagne, s'est efforcé de l'atteindre. Copiste respectueux, il a enchaîné, développé, affoibli ses idées, & a montré un homme d'esprit qui commente un homme de génie. En vain d'autres Moralistes ont opposé des *Essais* à ceux du Philosophe; leur doctrine plus épurée n'a point inspiré le même intérêt; & s'ils ont eu l'avantage de la cause, la palme de l'éloquence lui est restée. Plusieurs ont usurpé ses idées, aucun n'a saisi

sa maniere de les rendre ; c'est un larcin qu'il ne doit pas redouter ; ce qui tient au génie ne l'imite point ; son feu divin n'est allumé que par la nature , & il n'est point de Prométhée qui le dérobe. Sur ses traces cependant se sont enhardis quelques Ecrivains supérieurs au peuple des Auteurs , & de lui seul ils ont appris ce que le talent doit oser. J'entends , il est vrai , des Grammairiens timides , ou plutôt , superstitieux , qui le dénoncent comme un novateur , coupable d'avoir attenté à la pureté du langage [7]. Mais j'entends aussi la postérité qui l'absout , ou plutôt , qui lui rend graces ; je vois plusieurs de ses expressions adoptées , & quiconque entreprend d'écrire , reconnoît à chaque pas que la plupart devroient l'être. Montagne auroit-il donc offensé sa Langue , en la forçant de rendre ses pensées ? Dégrade-t-on l'arbre où l'on insere un meilleur germe ? Par quelle contradiction cependant admirons-nous des richesses que nous nég'ligeons de tourner à notre usage ? Par tout le progrès des Langues a suivi celui des idées ; & cette marche est naturelle : comment la nôtre a-t-elle pu

tomber dans l'indigence , tandis que les esprits devenoient plus féconds ? Peut-être a-t-on supposé que le langage des Ecrivains surannés ne pouvoit être meilleur que leur goût , & avoit besoin de la même réforme. Dès-lors on a voulu le polir , & l'on n'a fait que l'atténuer ; on a cru l'épurer , on l'a dépouillé de sa substance. Louer Pascal d'avoir deviné la Langue , c'est le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs. Eh quoi ! la surcharger de particules & d'articles , la rendre plus monotone & plus timide , restreindre ses inversions , déjà trop rares , lui ôter la ressource de ces emprunts , de ces heureux larcins qui ont enrichi la Littérature angloise ; lui faire payer de son énergie une élégance molle , en un mot , la rendre telle que l'éloquence & la poésie en soient plus difficiles , & par conséquent moins parfaites , est-ce donc la former , l'épurer , l'embellir ? Après l'étonnant résultat des variations qu'elle a souffertes depuis Montagne , il faudroit , pour recouvrer ses forces , qu'elle rétrogradât de deux siècles. Oui , l'éloquent Pascal eût été plus éloquent encore , s'il eût substitué

l'étude des Essais à la triste manie de les censurer. Et quel homme de goût peut les lire sans regretter nos pertes, sans réclamer ces expressions & ces tours qui donnent au style de Montagne autant de variété que de force, & concourent si puissamment à sa célébrité? Mais si la Langue seconde le génie, le génie la seconde, l'enrichit à son tour : lui seul en fait tirer ces beautés mâles inconnues au talent factice, toujours réduit au mérite de l'élégance & d'un coloris passager. Le même fonds de pensées, de connoissances, d'expressions, donnent chaque jour des résultats bien différents. Apelles n'employoit pas d'autres couleurs que ses rivaux : le même canevas, les mêmes fils ne produisent pas les mêmes chefs-d'œuvres, parce que c'est Minerve ou Arachné qui brode. Quelqu'estimable cependant que soit Montagne par les caractères de son style, la partie la plus intéressante de son éloge me reste encore à tracer. Jusqu'ici je n'ai point montré le Philosophe, & c'est à ce titre sur-tout que Montagne a mérité l'hommage de la postérité.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je viens honorer Montagne comme Philosophe, je ne crains point d'armer contre moi votre censure. O vous, mes Juges & mes modeles, vous, les disciples & les organes de la Sagesse, si une audace sacrilege fut frappée justement des anathêmes du zele, ce zele, vous le savez, n'a point dû confondre la véritable philosophie avec son fantôme, & en révérançant son nom sacré, il n'en a dû proscrire que la profanation & l'abus. Traçons l'idée du Philosophe; le définir, c'est le justifier.

Briser le joug du préjugé pour ne penser qu'avec soi, & comme si personne n'avoit encore pensé; voir les choses en elles-mêmes, & non dans les opinions, c'est-à-dire, les connoître, & non les croire; réduire la vérité à ses premiers éléments, pour séparer ce qui est de l'homme de ce qui l'émane de la nature; revendiquer l'indépendance de nos ames, qu'aucune puissance n'a droit d'assujettir; se rendre le juge & non l'es-

34 *Eloge de Michel Montagne.*

clave des idées d'autrui , se défendre également de la crédulité & du pyrrhonisme , de la servitude & de la révolte , ne point imaginer que tout soit erreur , ni que tout soit vérité ; étudier l'homme , & sur-tout l'interroger en soi ; choisir pour premier oracle le sentiment , la raison , la nature , à qui nous prétons si souvent nos mensonges ; ne point prendre pour amour du vrai le goût du paradoxe , laisser aux hommes les erreurs qui concourent à leur félicité , placer le souverain bien dans la vertu , la connoître , l'enseigner & la suivre ; en un mot , & c'est l'abrégé de toute Philosophie , chercher dans leurs sources la vérité & le bonheur , pour en jouir & les répandre , c'est être digne du nom de Sage ; c'est d'après ces notions qu'il faut avouer que le Philosophe est un être précieux au monde , que son caractère est sacré , que son titre est sublime. Montagne le rétablit parmi nous , l'honneur de ce nom , si rarement mérité ; mais dans quelles circonstances ce phénomène vint-il éclairer nos climats ? Ce fut sous ces regnes orageux où la superstition plongeant

tout dans ses ombres , aveugloit les Peuples pour les immoler , où l'on croyoit à l'Astrologie , à la Magie , à la Divination ; où les ames , jouets de toutes les erreurs , étoient encore dans un état d'enfance , mais dans cette enfance turbulente , qui n'a ni les ressources de la raison , ni la paix de la stupidité. Du milieu de ce cahos s'éleva un homme qui eût étonné les plus beaux siècles , qui , du premier vol , s'élança aux plus hautes régions , & franchit tous les degrés.

Lorsque l'on considère tous les progrès de l'esprit humain , on croiroit qu'il a ses saisons , & qu'il enfante comme la terre : on le voit se préparer par des essais , passer des productions faciles & légères aux productions solides & vigoureuses : par-tout on a senti avant que de penser ; par-tout la Littérature a donné ses parfums , avant que la Philosophie vînt offrir ses récoltes ; les Ecrits de Montagne n'étoient donc pas des fruits que l'on dût attendre d'un Parnasse naissant ; mais il est des tiges dont la sève active a la vertu de devancer les temps , & il se rencontre des ames

qui se développent sans être assujetties à l'ordre accoutumé. Deux fois le même siècle fut témoin de cette merveille, & tandis que la France se glorifioit de posséder Montagne, l'Angleterre, qui devoit être en tout sa rivale, produisit le célèbre Bacon. Si l'étude fait éclore le talent, c'est la nature qui en détermine le genre & l'étendue : à chaque génie elle assigne son fruit propre, & le fait naître avec le germe qui le spécifie. La réduire à n'enfanter que le Poëte, c'est ignorer profondément sa marche. Montagne étoit né Philosophe, comme Virgile étoit né Poëte. On n'acquiert point cet œil perçant qui voit au-dessus & au-dessous de lui ; ce feu impatient, qui rend l'âme avide de connoissances, & l'agite pour la féconder ; cette fierté qui s'indigne des difficultés & des bornes ; cette imagination ambitieuse de créer, qui, passant rapidement sur les régions connues, cherche & découvre des mondes ignorés ; cette conception vive, aiguë, qui capable des plus vastes combinaisons, ne s'effraie ni des hauteurs, ni des profondeurs : en

un mot , tout ce qui constitue ce génie philosophique , si dominant , si marqué dans Montagne : une éducation sans contrainte l'avoit livré à cet esprit d'indépendance , essentiel au Philosophe , & naturel aux grandes âmes. Ce goût pour la liberté fut sa première passion , lui rendit odieuses toute espèce de chaînes , & principalement celles du préjugé ; des vues profondes , une curiosité défiante , un grand amour du vrai le portoient à tout voir , à tout chercher dans les sources ; c'est avec ces dispositions qu'il entre dans sa vaste carrière. Convaincu que connoître les opinions , ce n'est pas connoître les choses , il travaille à s'isoler de toutes parts ; il s'accoutume à penser seul , & en homme que l'éducation , les exemples , les lectures n'auroient point prévenu. On ne le verra plier sous le joug d'aucun Maître ; dans le libre effor de ses idées , il percera jusqu'aux premiers principes , & à travers toutes les erreurs il saisira la nature [8].

Bientôt il reconnoît que les hommes font commerce de mensonges , qu'imitateurs & copistes les uns des

38 *Eloge de Michel Montagne.*

autres , ils ressembloit à ces insectes qui prennent la couleur de tout ce qui les environne ; que le préjugé , cet éternel tyran du monde , regne sous des noms sacrés , commande aux loix , aux mœurs , à la raison , & qu'enfin nous ne sommes malheureux & coupables que par l'imposture. A l'aspect de nos miseres , il paroît saisi d'une indignation mêlée de pitié ; l'amour de l'humanité le transporte , l'embrase , & lui inspire le plus grand projet qui puisse entrer dans une ame , celui d'éclairer ses semblables , pour les affranchir , de remonter le cours de toutes nos institutions , & de les suivre jusqu'à leur secrete origine. C'est au suprême Tribunal de la nature , le seul que le Philosophe reconnoisse , après celui de la Religion , qu'il ose citer la sagesse du monde ; c'est au flambeau de la raison , qu'il entreprend d'ôter le masque des choses , ainsi que des personnes.

Discerner la fausse Philosophie , est un des premiers fruits de la véritable. Si Montagne promene ses regards sur celle des Anciens , il remarque des spéculations stériles & vagues , des

opinions qui se combattent, se mêlent, se détruisent, qui flottent dans l'incertitude comme les nuages ; une morale ou trop rampante, ou trop sublime, indigne de l'homme, ou supérieure à sa portée ; des principes lumineux, mais dont les conséquences sont outrées ; le système du doute imaginé par la sagesse, & dénaturé par la folie ; l'homme, enfin, toujours rejeté vers quelque extrémité, & nourri de paroles par une Philosophie *ostentatrice*, incapable de régler ses actions. Au milieu de ce tourbillon d'inutilités confuses, Socrate lui paroît seul environné d'une pure lumière, appelant du Ciel la sagesse, pour la rendre familière à tous les hommes, & l'appliquer au détail des mœurs. Voilà celle que Montagne reconnoît pour divine, qu'il embrasse, qu'il adore. Qu'à ses yeux elle est différente de cette Science puérile, dont les clameurs retentissent autour de lui dans les Ecoles ! de cette Philosophie minutieuse & disputante, où il n'apperçoit que des subtilités propres à fausser la raison, qu'un jargon obscur & barbare, qu'un travers de l'esprit

du siècle. Alors la Science même étoit une guerre, où Aristote combattoit pour tous les partis. *Monarque & Dieu de la Science moderne*, il faisoit révéler sa doctrine avec autant de religion que l'on révéroit les *Loix de Lycurgue à Sparte* ; elle étoit devenue notre *Loi magistrale* (a), & subjugoit tout, hors Montagne, qui entreprend de la décréditer. Le premier parmi nous, il ose donner atteinte à cette autorité, jusqu'alors inviolable ; il ne peut voir sans indignation les règles admirables du raisonnement consacrées à l'abus de la raison, & le Philosophe oublier dans ses écritures que la sagesse est l'art de penser & de vivre ; il encourage la Philosophie à descendre de ces théâtres scholastiques, où elle est indécemment jouée, & la rappelant à ses fonctions véritables, il l'invite à s'emparer du régime des mœurs.

Loin de lui le fastueux projet de sonder la nature divine, de saisir le mécanisme de l'univers : *le vrai champ*

(a) Tom. 5, chap. 12, pag. 135.

Eloge de Michel Montagne. 41
de l'imposture, nous dit-il, *sont les choses inconnues* (a); mais le projet sublime d'enseigner le bonheur aux mortels élève son cœur, entraîne sa raison : son immense étendue ne l'effraie point, & pour l'exécuter, il embrassera tout le système politique, législatif & moral. Ne nous y trompons pas, dans sa marche irrégulière, au milieu de ses digressions, Montagne a un système suivi, un but vers lequel il ne cesse de tendre. Découvrir à l'homme toutes les erreurs, pour le rappeler à la nature, lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fausses lumières, plus dangereuses encore; lui enseigner l'art de jouir & de souffrir, de goûter la vie & d'y renoncer, tel est le plan des travaux de Montagne, & l'abrégé de ses leçons.

Son plus grand spectacle, l'objet de ses plus profondes contemplations, c'est le cœur humain. Pour lui découvrir ses maladies & ses ressources, il

(a) Tom. 2, ch. 31, p. 244.

falloit le connoître, & démêler l'homme naturel d'avec l'homme factice, défiguré par nos institutions. Lorsqu'il parcourt l'histoire de l'Univers, ce n'est point pour étaler une érudition qu'il estime peu, c'est pour fixer & les droits & les bornes de l'esprit humain, apprécier sa force & sa foiblesse, le juger par ses productions : par-tout il a cherché l'homme, il n'étudioit que lui dans ce commerce du monde où *communément, au lieu de prendre connoissance d'autrui, nous ne songeons qu'à la donner de nous* (a). Là, son œil curieux fondoit, interrogeoit les ames, comparoit la nature avec elle-même & l'observant tour-à-tour dans le Philosophe & dans l'homme du peuple, il découvroit son pouvoir dans celui-ci, & dans celui-là son impuissance. Ce n'étoit point assez; son expérience venoit à l'appui de ses découvertes, & pour connoître tous les cœurs, il descendoit dans le sien. Le Philosophe est lui-même son livre, mais il doit se lire avec des yeux défintéressés, sans se faire injustice, ni

(a) Tom 2, ch. 25, p. 57.

grace , en un mot , avec les yeux de Montagne. Comme il voyoit tout sans prévention , il jugeoit tout sans partialité. Les passions n'ont point de ressorts ; l'esprit humain n'a point de travers ; l'amour-propre point de replis , l'imagination point d'écarts , qu'il ne faisisse , ne révele , n'accuse. S'il ne déguise rien à l'homme de ce qui peut l'humilier , s'il le trouve *plus vil encore que misérable* (a) , s'il fait l'histoire de ses contradictions & de ses folies , s'il relève même , à quelques égards , les animaux aux dépens de celui qui se dit leur Roi , ne l'accusons point de ni anthropie ; il voit la source de nos égarements dans notre vanité & dans l'ignorance de nos limites. Notre amour-propre lui paroît un flatteur domestique contre lequel il veut nous armer ; mais ce n'est point pour l'abattre qu'il le réprime , c'est pour le diriger ; en l'éclairant , il le console : « ap-
» prends , homme , s'écrie-t-il , que tu
» ne peux rien par tes lumieres , que
» tu peux tout par ton courage , que tu

(a) Tom. 3 , ch. 50 , p. 181.

» dois tout craindre par ta foiblesse ;
» souviens-toi que tu n'es pas fait pour
» scruter les choses , mais pour en
» jouir » ; principe fécond , d'une conséquence infinie , que notre orgueil a méconnu aux dépens de notre félicité. Ce souverain bien , objet de tant de disputes , notre Philosophe le trouve dans le cœur du Sage , & il met la sagesse à la portée de tous les cœurs. *Non* , dit-il , *elle n'est point sur un mont escarpé . mais dans une plaine fleurissante (a)*. Loin de lui la hauteur des préceptes où les ames communes ne peuvent atteindre. Ce ne sont pas des Catons & des Brutus qu'il prétend former : les prodiges ne sont pas des modèles. Ces vertus stoïques , ces sublimes exemples sortent du cours ordinaire des mœurs , & lui paroissent d'un courage élançé au-delà de notre sphère (b). *Notre ame* , dit-il , *ne sauroit de son gîte atteindre si haut , il faut qu'elle le quitte , qu'elle emporte & ravisse son homme si loin qu'il s'étonne lui-*

(a) Tom. 7 , ch. 25 , pag. 81.

(b) Tom. 3 , ch. 2 , pag. 286.

même de son fait. Pour la plupart, cet essor ne seroit qu'un héroïsme de théâtre. Apprenons que la nature *nous fit pour être, non pour sembler* (*a*), & que *rien n'est si beau que de faire bien l'homme* (*b*).

C'est au genre humain que Montagne veut être utile, & dans cette vue il établit cette morale universelle, cette philosophie populaire que toutes les conditions peuvent adopter. Il a reconnu que l'homme n'est malheureux que parce qu'il se fuit & cherche la paix hors de soi : *nous ne sommes jamais chez nous ; nous sommes toujours au-delà* (*c*). On existe dans l'avenir, & l'on renonce au présent : si on le saisit, c'est d'une manière inquiète, rapide, distraite. Tantôt la violence des passions, tantôt l'indiscrétion de la jouissance anéantit le bonheur : souvent ce sont des biens d'opinion qui nous arrachent aux véritables ; nous abandonnons aux animaux les biens

(*a*) Tom. 7, ch. 37, pag. 26.

(*b*) Tom. 9, ch. 13, pag. 229.

(*c*) Tom. 1, ch. 2, pag. 21.

essentiels & palpables (a) , pour nous réserver des avantages imaginaires , fantastiques , futurs & absents. C'est le jouir , non le posséder , qui nous rend heureux. Il est des hommes qui goûtent les plaisirs comme le sommeil , sans les sentir , sans les connoître : en un mot , si les biens naturels ne nous satisfont pas , c'est que nous les saisissons d'une prise malade & déréglée , & que l'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses (b) , ne voit pas que c'est par le sien.

Mais quels sont - ils ces avantages que notre Philosophe préconise ? Ceux que nous n'avons pas inventés , la possession de nous-mêmes , le suffrage de notre conscience & de nos semblables , le courage dans les douleurs & la modération dans les plaisirs. *Il faut légèrement couler le monde & le glisser , non pas l'enfoncer ; la volupté même est douloureuse dans sa profondeur. Appréciez , vous dit il , la valeur des choses , & vous reconnoîtrez que le goût des biens & des maux dépend en bonne partie de*

(a) Tom. 4 , ch. 6 , pag. 294.

(b) Tom. 3 , ch. 53 , pag. 197.

l'opinion que vous en avez (a). Ne mettez point au rang des privations & des malheurs ce qui n'en est pas ; le bonheur ne dépend point des richesses ; pour le trouver, Cratès se jeta en la franchise de la pauvreté (b). En avouant que la douleur est un mal, combattez-la par la soumission, l'espérance, l'habitude, la fierté de l'ame : préparez-vous en vous-même un asyle contre l'injustice & l'infortune, & sur-tout soyez pré-muni contre vos propres illusions. N'en doutez pas, ce qui aiguise en nous la douleur & la volupté, c'est la pointe de notre esprit ; qui le croit de soi, est content, & en cela seul la créance se donne essence & vérité (c). En parcourant les plus célèbres exemples de foiblesse & de courage, il en tire ces utiles conséquences : que la douleur ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faisons (d) ; que nous donnons aux

(a) Tom. 3, ch. 40, pag. 1.

(b) Tom. 8, ch. 9, pag. 147.

(c) Tom. 3, ch. 40, pag. 23.

Ibid. pag. 51.

(d) *Ibid.* pag. 2 ; & pag. 32.

choses couleur & faveur ; qu'en un mot , tout ce qui nous affecte est semblable à nos vêtements , qui nous *échauffent* , non de leur chaleur , mais de la nôtre (a).

[11] Quelles lumieres ce Philosophe ne nous donne-t-il pas contre les prestiges de cette imagination vagabonde , mere des fantômes & des monstres , qui grossit les peines présentes & les plaisirs éloignés ! Armé de l'autorité de l'expérience & du poids des faits , il l'accuse , il la convainc d'exalter nos passions , d'égarer notre esprit , de remplir la terre de fausses merveilles , de crédulités , de terreurs ; de troubler la sérénité de nos jours , & de noircir encore les ombres de la mort [12]. C'est sur tout contre cette mort que Montagne réunit toutes les forces de la Philosophie. « Nous ne pouvons , dit-il , essayer la » mort , ni la *joindre* , mais nous pouvons *en approcher* & la *reconnoître* (b) ». Lorsqu'il sonde le ténébreux mystere de notre destruction , il découvre

(a) Tom. 1 , ch. 40 , pag. 52.

(b) Tom. 3 , ch. 6 , pag. 5.

qu'une fausse idée de l'existence nous conduit à une fausse idée de la perte ; *que nous troublons la vie par le soin de la mort. & la mort par le soin de la vie (a) ; & que , perdant de vue les bornes nécessaires prescrites à nos jours , nous nous persuadons que leur fin est contre nature , que l'universalité des choses souffre de notre anéantissement , & soit compassionnée à notre état (b).* « Les mourants , ajoute-t-il , ressembleront à ceux qui voyageant sur les eaux , voient le ciel , la terre , les villes , les campagnes se mouvoir avec eux ». Delà ces couleurs sombres que nous donnons à la mort , ces nuages orageux dont nous la revêtons , ce frémissement que nous fait éprouver son nom seul , ces idées monstrueuses que l'on en reçoit pour les rendre à son tour , & l'effrayant appareil dont nos cérémonies l'environnent. « Que l'homme , dit Montagne , se dépouille des idées acquises ; il verra dans la mort , ou la fin d'une

(a) Tom. 9 , ch. 12 , pag. 67.

(b) Tom. 5 , ch. 12 , pag. 317.

» vie misérable , ou le passage à une
 » vie meilleure. Elle lui paroitra l'asyle
 » du malheureux , le souverain remede
 » des maux incurables, une plaie que
 » l'on ne sent pas , & qui , du moins ,
 » est la dernière. Il n'y verra qu'une
 » chose naturelle , analogue & nécessaire
 » à cette admirable succession des
 » êtres qui prouve la fécondité d'une
 » toute-puissance occupée sans cesse à
 » produire ».

A cette idée profondément philosophique , Montagne ajoute cette réflexion , *que toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie.* Il appelle en témoignage ces exemples fameux qui démontrent tout ce que l'homme peut par tout ce qu'il a fait. Parmi ces illustres Républicains qui ont *hâté & secouru leur mort* , qui l'ont *goûtée & savourée* (a) , il apperçoit Caton aux prises avec lui même, L'enthousiasme le saisit à l'aspect de ce Romain , qui seul , par sa vie sainte , méritoit une fin si sublime. Mais , s'il admire Caton , il adore Socrate , dont

(a) Tom. 5 , ch. 13 , pag. 326.

la mort est moins tendue, mais *plus belle* (a); parce qu'elle est plus tranquille. Tantôt il fait contraster le froid mépris de Plutarque avec la vigoureuse attaque de Sénèque, qui, faisant plus d'efforts, *paroît plus pressé de son adversaire*; tantôt il retrace les victoires remportées à l'aide d'un préjugé ou d'une passion, sur cette mort que l'on redoute dans sa maison, que l'on affronte dans les armées; &, par nos inconséquences mêmes, il nous démontre notre empire sur elle.

Pour fortifier les leçons par un contraste intéressant, Montagne nous invite à descendre avec lui du théâtre de l'héroïsme, à considérer l'homme rustique qui ne pressent la mort que lorsqu'elle le frappe, qui la reçoit comme une condition de l'existence, en un mot, plus philosophiquement & *de meilleure grace* qu'Aristote (b).

Loin de vouloir que la pensée de notre dernière heure empoisonne le cours de notre vie par un trépas pré-

(a) Tom 3, ch. 40, pag. 4.

(b) Tom. 9, ch. 12, pag. 62.

coco & multiplié , il ne veut pas même que ses approches soient rigoureuses. J'aime à l'entendre prononcer qu'une mort courageuse est le fruit & la preuve d'une belle vie : mais qu'il m'étonne & me ravit , lorsqu'emporté au-delà de toutes les bornes de la philosophie , il espère que la mort puisse devenir *voluptueuse* ! Que dis-je ? il n'en veut pas douter. Telle devoit être , selon lui , celle de Socrate ; telle avoit été celle de Caton , lorsqu'il goûta cette joie sublime , inséparable de la *hauteur de son entreprise* (*a*) , & qui peut-être lui fit rendre grâces à César de sa tyrannie. Ici Montagne discute en maître l'épineuse question du suicide. Tout ce que la raison & l'éloquence ont de force , est employé pour le justifier & le combattre. Les plus fameux plagiaires du Philosophe ne donnent pas à ses arguments le même intérêt : il tient le Lecteur en suspens , & tout autre que le Chrétien resteroit dans l'incertitude. Mais enfin il tranche le nœud qu'il a ferré , & décide (*b*) que *les Loix nous*

(*a*) Tom. 4 , ch. 11 , pag. 34.

(*b*) Tom. 3 , ch. 3 , pag. 176.

demandent compte de nous ; que dédaigner notre vie , est une maladie particulière à notre espèce ; qu'on doit trouver plus de constance à user sa chaîne qu'à la rompre , plus de fermeté en Régulus qu'en Caton ; que dans le désespoir même , il nous reste des ressources imprévues , & que les Brutus , les Cassius abrégèrent des jours auxquels peut-être le salut public étoit encore attaché : ainsi Montagne expie son ivresse en faveur du héros d'Utique [13].

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre universelle à l'opinion , Montagne parcourt la bizarre variété des mœurs , des principes, des Loix, & il soupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme fut souvent imputé à la nature. Delà le sage pyrrhonisme qu'il adopte , pour marcher vers la vérité par le doute, ou du moins , pour prévenir l'erreur où l'on arrive par la fausse science. En suivant l'immense chaîne des abus, ses yeux s'arrêtent sur le régime de l'éducation, qui en est comme le premier anneau. L'indignation le saisit (a) , lorsqu'il

(a) Tom. 6 , ch. 31 , pag. 271.

54 *Eloge de Michel Montagne.*

voit cet important ministère, qui devoit être commis aux Loix, abandonné aux caprices des particuliers, quelque insensés, quelque bornés, quelque méchants qu'ils soient; la discipline de l'enfance, dénuée de principes fixes & livrée au hasard, lui paroît monstrueuse. Au défaut des Loix, il voudroit au moins que cette épineuse fonction fût confiée à l'amour paternel, le plus éloquent, le plus éclairé des Instituteurs. « Gardons-
 » nous d'être peres [14], s'écrie-t-il,
 » pour ne voir dans nos enfans que des
 » êtres importuns qui nous sollicitent
 » à sortir de la vie : qu'ils soient admis
 » en société de nos biens, de nos af-
 » faires, comme de nos sentimens :
 » souvenons-nous que leurs écarts
 » sont le plus souvent notre ouvrage;
 » que la sévérité contrarie le but de
 » l'éducation, qui est de former des
 » ames pour l'honneur & la liberté (a);
 » qu'en un mot, tout l'effet d'une ri-
 » gueur servile est de les rendre plus lâ-
 » ches ou plus opiniâtres ». Déjà l'alté-

(a) Tom. 4, ch. 8, pag. 44 & 45.

ration des mœurs forçoit Montagne à réclamer ces tendres noms qui nous rappellent à la nature. Il s'étonnoit de voir des hommes dédaigner ce nom de pere, que Dieu nieme a jugé digne de lui. S'il permet aux chefs d'es familles quelques prédilections parmi leurs enfans, il veut qu'elles soient fondées sur les avantages d'une conformation qui les rende plus utiles à la patrie.

[15] Il réprouve également & ces liens qui arrêtent le développement du corps, & ces entraves bien plus funestes qui s'opposent aux progrès des esprits; & ce cruel effroi qui accompagne l'instruction, pour en inspirer le dégoût; & ce lugubre appareil des écoles, dont les ornemens devroient être les *portraits de Flore & des Graces* (a); & la manie funeste de sacrifier la fleur de la vie à de simples éléments, à l'étude d'une Langue que l'usage seul devoit enseigner. Dépôtaires de l'honorable fardeau de l'institution, apprenez de Montagne à observer votre Eleve, à le faire plus

(a) Tom. 2, ch. 25, pag. 94.

parler qu'écouter, plus penser qu'apprendre : à exercer ses propres forces, en se laissant moins *aller sur les bras d'autrui* ; apprenez à lui rendre recommandable celui qui est *mieux savant*, non celui qui *l'est le plus* (a) ; à juger de ses progrès, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie (b) : donnez-lui sur tout la vraie notion de la philosophie, & qu'il sache qu'elle n'est ni cette *anatomie* qui dissèque tout & réduit tout à rien, ni ce jargon puérile également défavoué par le goût & par la raison. Que toujours il se représente cette fille du Ciel telle qu'elle existe dans le cœur du Sage, amie de l'humanité, réglant la nature & ne l'opprimant pas, pleine de sérénité & de douceur, & se proportionnant à toutes les situations, à tous les âges. Avec quelle sagacité Montagne balance-t-il le régime de cette Athènes subtile & disputante, qui ne songeoit qu'à aiguïser les esprits ; la discipline de cette Sparte, *monstrueuse en sa perfection*,

(a) Tom. 2, ch. 24, pag. 10.

(b) Tom. 2, ch. 25, pag. 48.

toujours occupée à rendre les corps plus robustes ! Non , non , *ce n'est point une ame , ce n'est point un corps* (a) que notre Philosophe prétend former ; c'est l'un & l'autre , *c'est un homme* (b).

[16] Jamais on ne discerna mieux la faulx érudition , & l'on ne connut mieux l'usage de la véritable. Par-tout il parle , ou plutôt , il se vante de son ignorance , & par-tout il traite des sciences en maître. Rien ne lui paroît mieux prouvé dans nos connoissances , que leur foiblesse & leur incertitude. On lui fait haïr les *choses vraisemblables* , quand on les lui donne pour *infaillibles* (c). Sans cesse il voit les hommes occupés à chercher la raison des faits & des choses , avant d'en constater l'existence. Qu'il est profond , lorsqu'examinant le pouvoir & le service des sens , il établit qu'ils sont nos maîtres , que la science *commence par eux & se résout en eux* (d) ; que leur

(a) Tom. 2 , ch. 24 , pag. 26.

(b) Tom. 2 , ch. 25 , pag. 92.

(c) Tom. 9 , ch. 11 , pag. 13.

(d) Tom. 5 , ch. 12 , pag. 266.

multiplication nous découvreroit de grands myſteres ; que nos erreurs n'ont peut-être pour principe que le défaut de quelques ſens , & que s'ils agiſſent ſur l'ame , l'ame a ſur eux la réaction la plus puiffante. L'expérience lui fournit cette importante vérité, que nos humeurs ont influence ſur nos jugemens , notre raifon , notre juſtice. S'il eſtime le ſavoir , c'eſt à proportion de ſon utilité. Il voudroit que toute ſcience ſtérile fût privée des honneurs de ce nom , qu'il y eût même une *coerction des Loix contre tout Ecrivain inepte & inutile* (a). Il voit avec regret que la plupart des *ſciences en uſage ſont hors de notre uſage* (b) : à ſes yeux , leur perte eſt peu de choſe , ſi elles ne nous *apprennent ni à bien penſer ni à bien faire* ; glaive dangereux dans toute autre main que celle du Sage , elles lui paroiffent *dommageables à celui qui n'a pas la ſcience de bonté*.

Le premier , il oſa voir que ſi les

(a) Tom. 8 , ch. 8 , pag. 127.

(b) Tom 2 , ch. 1 , pag. 75.

Lettres humanisent les mœurs, elles peuvent énerver les ames ; que Rome éclairée fut moins courageuse ; que la manie d'écrire *semble être quelque symptôme d'un siècle débordé* (a), & qu'elle ne s'empara du monde qu'au moment de leur ruine. Mais ces réflexions, exagérées de nos jours, Montagne les réduit à leurs justes bornes. Amateur de la vérité & non du paradoxe, il rend au mérite des Lettres un témoignage plein d'équité, & la manière dont il les cultiva, achève leur apologie. Si la Poésie fit ses délices, l'Histoire & la Morale furent son aliment. Les Auteurs profonds, sententieux, nourris de pensées, étoient plus analogues à la trempe de son ame : delà son penchant pour Sénèque, qu'il trouvoit plein de substance ; pour Plutarque, *qui aime mieux être vanté de son jugement que de son savoir, & nous laisser desir de soi, que satiété* (b) ; pour Tacite, dont il connoît mieux l'ouvrage que Tacite même. Celui-ci se

(a) Tom. 8, ch. 8 pag. 127.

(b) Tom. 2, ch. 25, pag. 35.

plaint de la stérilité de sa matière ; Montagne (a) la trouve riche par cette apparente stérilité. Le tableau des mœurs, le développement perpétuel du cœur humain, l'intéressent bien plus qu'une longue suite de sièges & de batailles. L'histoire de Tacite ne lui paroît *point un livre à lire, mais à étudier & à apprendre*. Prodigue de sens, avare de mots, profond par les choses, nerveux par l'expression, quoiqu'il aiguise quelquefois l'épigramme, il lui rappelle son Sénèque. Sa lecture lui semble faite pour un *État malade* ; il y trouve l'image de la France en convulsion. [17] Montagne égayant ses pinceaux pour décréditer la fausse science, n'instruit pas moins, & plaît encore davantage : la guerre qu'il déclare au pédantisme, est le triomphe de l'ironie, lorsque sur-tout démasquant les disciples d'Hypocrate, il suit (b) la marche vacillante & ténébreuse de leur art ; lorsqu'il révèle leurs contradictions, leurs variations,

(a) Tom. 8, ch. 3, pag. 267.

(b) Tom. 7, ch. 7.

Eloge de Michel Montaigne. 61
leurs modes mêmes, & que jouant
leur docte jargon, il précluse véritablement à Molière.

[18] Que les Interprètes, les Réformateurs, les Auteurs des Loix viennent à leur tour s'instruire dans les Essais. & qu'ils sachent que ce Philosophe est aussi leur maître. Tout ce qui tient à la Législation, à l'ordre public & social, Montaigne va le discuter sur les principes d'une philosophie aussi éclairée que bienfaisante. Déjà il dénonce au Tribunal de l'équité toutes ces ressources ouvertes à la chicane pour égarer la Loi & le Juge. Il n'épargne ni ces abus qui mettent *en trafic la raison même*, & *donnent aux Loix cours de marchandise*, ni cette révoltante contradiction de nos mœurs, qui oppose à la voix du Législateur celle de l'opinion & de l'usage, ni ce Code immense qui *suffiroit à régler tous les mondes d'Epicure* (a), & qui, toujours disproportionné au nombre des actions humaines & à leurs nuances infinies, nous force à multiplier les interpréta-

(a) Tom. 5, ch. 12, pag. 2.

tions, qu'il faut interpréter encore; ni, en un mot, tout ce vaste & obscur édifice de l'ordre judiciaire, triste effort de l'esprit humain, qui s'égare dans ses travaux comme *le ver à soie s'embarasse en se tournant (a)* pour former son tissu, & *s'étouffe* dans son ouvrage. « Quelle est, demande-t-il, » le meilleur régime d'une Nation? Ce- » lui sous lequel elle s'est maintenue (b) ». Autant il voit de danger à ne point observer les Loix, autant il en trouve à les observer toujours. Il voudroit des Loix simples & d'exécution facile, assez souples pour se prêter au temps, qui se livrent tantôt à toute leur activité, tantôt à un sage sommeil; des Loix à qui l'on ne fasse *vouloir que ce qu'elles peuvent (c)*, & qui ne soient pas enfin aussi atroces que les crimes.

C'est à ses principes sur les délits & les peines, que l'Europe vient d'applaudir dans des ouvrages dictés par la vraie Philosophie. Montagne cherchoit

(a) Tom. 9 ch. 19, pag. 109.

(b) Tom. 8, ch. 9, pag. 150.

(c) Tom. 8, ch. 9, pag. 250.

à ménager les intérêts de l'humanité , par la modération envers les coupables , & ceux de la Société , par la punition. Pour prévenir le désordre , l'Histoire lui apprenoit qu'il est des moyens plus efficaces que les châtimens , qui *n'engendrent pas le soin de bien faire , mais seulement un soin de n'être pas surpris faisant mal* (a). *Tout ce qui est au-delà d'une mort simple , est à ses yeux pure cruauté* (b). Oui , les Sauvages qui se repaissent des membres de leur ennemi mort , l'offensent bien moins que ceux qui tourmentent & persécutent les hommes vivans. Les Chrétiens lui paroissent trop prodigues de sang , & il voudroit que , pour effrayer la multitude , la rigueur des supplices ne s'exerçât que sur les cadavres. Avec quelle force sur-tout , quelle éloquente indignation s'élevet-il contre l'absurde barbarie des tortures , ces *épreuves de patience plutôt que de vérité* (c) , qui conduisent éga-

(a) Tom. 5 , ch. 17 , pag. 338.

(b) Tom. 4 , ch. 27 , pag. 210.

(c) Tom. 3 , ch. 5 , pag. 340.

lement au mensonge & celui qui les supporte, & celui qui ne peut y résister ; ces épreuves qui *exécutent & surpassent le supplice* que l'on n'ose infliger encore, & qui rendent *monstrueuse la conscience de notre Justice*. Lorsqu'il discute les Loix somptuaires & leurs remèdes impuissants, l'expérience lui persuade que le faste, devenu l'attribut de la grandeur, aiguillonne davantage l'orgueil du particulier : il en conclut que l'exemple de la Cour & du Prince, que le ridicule & l'opprobre répandus sur le luxe, en feroient les plus sûrs antidotes. A la vue des scènes sanglantes causées par les disputes de mots, il observe que la *plupart de nos troubles sont grammairiens*. (a) Il desire des Loix qui punissent ces discussions téméraires ; il en sollicite encore contre l'oïveté, ce crime tranquille, qui donneroit la mort à la Société, s'il devenoit contagieux.

[19] En considérant la France en proie au plus violent orage qui l'eût agitée, notre Philosophe est un profond

politique qui , dans la contexture de ce grand corps , découvre une énergie capable de résister à tout , de le réparer sans cesse ; il le voit soutenu par sa propre masse , susceptible de commotion , mais difficilement menacé de ruine , si ce n'est par ces remèdes violents qui veulent guérir les maladies par la mort (a).

Il n'est rien que l'esprit philosophique n'embrasse & n'éclaire. Montagne pouvoit instruire le Négociateur , & il avoit ce droit à plus d'un titre. Témoin des plus célèbres révolutions , il avoit approché les Princes , traité avec eux , vécu sous six regnes. Ecoutez les nobles conseils qu'il donne au Ministre des Puissances. « Méprisez , » lui dit-il , les ruses & le manège , l'air » important & mystérieux : une réputation de finesse ne peut servir qu'à » mettre votre adversaire en garde. » Attachez-vous à cette connoissance » des hommes qui conduit aux avenues » de leurs ames ; armez-vous de cette » fermeté qui en impose , associez-lui

(a) Tom. 8 , ch. 9 , pag 157.

» cette franchise qui abrége tout , ap-
 » planit tout , qui touche , entraîne &
 » subjugué ». A nsi Montagne annon-
 çoit la candeur & la fierté de son ca-
 ractere.

Veut-on connoître les devoirs res-
 pectifs du Prince & des sujets ? Per-
 sonne ne les a mieux établis. Que
 prescrit-il aux Souverains ? Un régime
 plus tranquille que brillant , persuadé
 que moins on parle des Chefs , plus les
 peuples sont heureux. Il découvre aux
 Rois , dans la bonté & la justice , une
 force plus souveraine que les armes :
 que dis je ? il ose les ramener à l'ori-
 gine du pouvoir , leur montrer les Na-
 tions se donnant des Monarques pour
 la défense commune , leur imposant la
 loi de ne plus exister pour eux-mé-
 mes , & de payer de leur repos le haut
 rang où ils furent placés. Sans égards,
 il foudroie ces préjugés de la grandeur
 qui pèsent sur les Peuples en corrom-
 pant leurs Maîtres ; qui dénaturent les
 vraies notions de l'obéissance & de la
 souveraineté. « Vous n'avez rien en
 » propriété , leur dit-il , & vous vous
 » d'avez vous-mêmes à autrui (a) : la

(a) Tom. 8 , ch. 6 , pag. 10.

» libéralité n'est point votre vertu , car
» vous ne pourriez l'exercer que du
» bien des autres , & c'est d'ailleurs la
» seule vertu qui sympathise avec la ty-
» rannie. Ne vous y trompez pas ; c'est
» pour lui-même que le Courtisan la
» préconise : il veut rendre son Prince
» prodigue avant qu'il soit libéral ; s'il
» faut opter , je l'aime mieux avare : &
» qu'adore-t-on dans les Princes ? La
» foule de leurs adorateurs (a). Ma rai-
» son n'est pas obligée à se courber devant
» eux , ce sont mes genoux ; & s'ils sont
» assez lâches pour craindre la vérité ,
» je ne croirai pas même à leur vertu
» militaire ».

Que les mauvais Princes , s'écrie-
t-il , soient poursuivis & jugés après
leur mort ; que l'Histoire lance sur eux
ses anathèmes ; que leurs Successeurs
en soient effrayés , & que jamais la
bouche d'un Citoyen ne soit souillée
de leur éloge : le devoir même de la
reconnoissance ne l'en absoudroit pas ;
il feroit justice particulière (b) aux dé-

(a) Tom. 8 , ch. 8 , pag. 101.

(b) Tom. 1 , ch. 3 , pag. 24.

68 *Eloge de Michel Montagne.*

pens de la justice publique : mais qu'on les révere pendant leur vie ; le respect tient à l'obéissance , & sans l'obéissance tout est confondu : en un mot , adorons dans le Monarque *la Loi sur le Trône.*

Lorsqu'il retrace les malheurs publics , on voit une ame pénétrée des désordres du Gouvernement ; mais sa censure enveloppée , évite d'autoriser un plus grand désordre , la révolte des esprits. En applaudissant aux maximes hardies de la Boëtie , son ami , son idole , il le loue de son respect pour l'autorité légitime , pour le regne présent. Les Souverains lui paroissent dignes de tous les ménagements du zele. *La vérité même* , dit-il , *n'a pas ce privilège d'être employée à toute heure & en toute sorte.* Pour éclairer les Rois , il voudroit un homme modéré , satisfait de sa fortune , d'une condition moyenne entre les Grands & les petits , qui pût avoir commerce avec eux , les connoître & les dépeindre. [20] Conciliateur de tous les devoirs , de tous les intérêts , il fait mettre à l'unisson l'homme privé & l'homme social , lier la félicité commune avec le bonheur

du particulier, & diriger le Citoyen en ménageant la tranquillité du Philosophe. On n'a point encore réclamé plus hautement que lui les droits de la liberté & du patriotisme. S'il applaudit au Sage qui se dérobe aux emplois, qui se prête à autrui, & ne se doit qu'à soi-même (a), il ne permet pas que l'on soit *chancelant* & *métis* (b) dans la cause publique, la seule digne qu'on lui dévoue son repos, ses biens & sa vie. Mais il défend au zèle de dégénérer en fanatisme : sa passion ne sied, selon lui, qu'à ces ames qui, foiblement échauffées de l'amour du bien, ont besoin que l'esprit de parti les enflamme. Lorsqu'il considère César comme Capitaine, comme Orateur, comme Historien de ses victoires, César est son héros, il ne trouve point son égal ; mais lorsqu'il le voit asservir sa patrie, César est un *brigand*, coupable du plus atroce de tous les crimes (c).

Par-tout où Montagne développe

(a) Tom. 8, ch. 9, pag. 280.

(b) Tom. 2, ch. 1, pag. 105.

(c) Tom. 4, ch. 11, pag. 136.

ses notions sur la Morale, j'en admire la justesse & la profondeur. J'apprends de lui qu'on ne doit point confondre la bonté, ce fruit spontané d'un penchant naturel, avec la vertu qui s'*expose de la difficulté*, & ne peut l'*exercer sans partie* (a); que les effets du tempérament, de la stupidité peuvent faire l'*innocent* & non le *vertueux*; distinction importante, qui m'encourage, m'éclaire & m'enseigne à être bon par principe. Elle respire dans toutes les pages des Essais, cette humanité généreuse [21] la première des vertus sociales, & leur source commune. Qu'elle est éloquente dans Montagne, soit qu'il déplore les calamités de son siècle, soit qu'en Citoyen du monde il fasse contraster les mœurs paisibles des Américains avec les fureurs de leurs avides Conquérants, soit qu'il poursuive la manie des duels; ce délire qui nous fait *chercher la mort* & de celui que nous avons *offensé*, & de celui qui nous *offense* (b)! Il voudrait

(a) Tom. 4, ch. 11, pag. 159.

(b) Tom. 6, ch. 27, pag. 207.

les anéantir, *ces loix d'honneur qui vont choquant & troublant celles de la raison.* Que j'aime en lui cette pitié qui s'étend à tous les êtres sensibles, qui réproouve ces spectacles cruels où les Romains apprirent à devenir sanguinaires ! Que j'aime à l'entendre préférer cette pieuse maxime : *nous devons la justice aux hommes, & la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables (a) !*

Pour confondre les déclamations qui calomnient sa Morale, n'écoutons que lui-même, qu'il soit son interprète & son apologiste. Qu'a-t-il vu dans nos passions ? La source de nos misères & de nos crimes. N'a-t-il point suivi l'orgueil dans tous ses détours, découvert tous ses pièges, toutes ses illusions, toutes ses maladies ? Tantôt il combat ce fol amour de la louange, qui réduit la vertu à l'ostentation (b), qui fait dépendre la vie des sages du jugement des insensés, & *met notre durée en la garde d'autrui* ; tantôt il apprécie la

(a) Tom 4, ch. 11, pag 163.

(b) Tom. 6, ch. 11, pag. 4.

justice des réputations, si souvent au-dessus ou au-dessous du mérite, si souvent semblables à l'ombre qui suit ou devance le corps, l'excede ou en est surpassée, & rarement lui est égale. Dans ses principes, les actions justes sont assez illustres, & *faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire, seroit un moyen sûr de l'acquiescer* (a). Le desir immodéré de la réputation lui paroît dégrader l'Orateur romain. Si cependant l'erreur de la gloire peut rendre meilleurs & les Rois & leurs sujets, qu'elle subsiste, le Philosophe y consent ; mais périssent l'ambition qui bouleverse la terre, & l'hypocrisie qui la trompe ! Que l'injustice & la duplicité ne trouvent jamais grace, & que l'avarice [22] soit couverte d'une double tache, de l'opprobre du vice & de la honte du ridicule ! Bientôt l'éloquent Moraliste réunit toutes ses forces pour préconiser les vertus mâles, le désintéressement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité [23]. Avant lui, on n'avoit point proposé de placer

(a) Tom. 7, ch. 2, pag. 150.

le mensonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit pas senti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité : nous ne tenons les uns aux autres que par la parole (a). Combien encore est-il supérieur aux esprits vulgaires ; & que sa franchise est noble, lorsque nous invitant à être justes envers nous-mêmes comme envers les autres, il ne craint pas de nous dire : « C'est lâcheté » de n'oser parler de soi ; la maxime » qui le défend est fausse, pusillanime ; » si c'est un vice de se louer par orgueil, » c'est souvent par un orgueil plus raffiné qu'on se déprise ; en un mot, » on doit s'estimer sa valeur, & si Cé- » sar parle de lui, je veux qu'il se trouve » hardiment le plus grand Capitaine du » monde (b) !

L'ancienne Chevalerie, si délicate sur le point d'honneur, n'auroit pas décidé, avec Montagne, qu'on doit payer à un brigand la rançon promise, pour échapper de ses mains. Veut-il [24] définir l'amitié, il s'échauffe, il

(a) Tom. 1, ch. 9, pag. 73.

(b) Tom. 6, ch. 17, pag. 38.

s'embrase. Plein de la Divinité dont il va nous entretenir, tout ce qu'il en écrit est profond, sublime & fort avec abondance d'un cœur où elle a placé son trône (a). Il l'appelle une reproduction de l'âme qui veut *se doubler*, une volupté sans tache, sans satiété, sans orage, qui atténue les peines & multiplie les jouissances; *une confusion si pleine des volontés*, que son langage proscriit les mots de reconnoissance & de prières; que ses services ne sont pas plus des bienfaits, que les soins qu'on se prodigue à soi-même. « Non, dit-il, » l'ami qui donne n'est point le *libéral*; » c'est l'ami qui reçoit : l'amitié *possède l'âme en toute souveraineté*, ou » plutôt, elle anime deux corps avec la » même [25] ». Mais j'entends un essain de Censeurs murmurer autour des cendres de Montagne, pour réclamer les droits de la pudeur, blessée dans ses écrits. S'ils lui accordent le titre de Philosophe, c'est en le dégradant par celui de Cinique. Expressions, maximes, citations, raisonnements,

(a) Tom. 2, chap. 27.

tout leur paroît d'une licence effrénée, & les clameurs redoublent à la lecture de son fameux chapitre sur les vers de Virgile (a). Pour l'homme prévenu, timide & borné, sa liberté, sans doute, est téméraire: pour l'homme judicieux, qui se transporte au siècle naîf où il écrivoit, cette audace n'est que candeur & franchise; pour le Lecteur philosophe, ce singulier & hardi traité est un de ces tableaux où la nature exprimée sans voiles, transporte le Connoisseur, & ne fait que salir l'imagination du vulgaire. C'est là que, dans l'histoire des mœurs, considérée en grand chez tous les peuples, Montagne nous découvre combien de dispositions arbitraires, inconséquentes, bizarres, furent appelées devoirs, vertus. Là sur-tout on voit son ame équitable révoltée du joug que l'on impose à cette moitié du genre humain, qui se venge de la tyrannie de nos Loix par la tyrannie de la séduction. Une généreuse pitié le saisit en faveur de ce sexe dont nous exigeons une force que nous

(a) Tom. 7, ch. 5, p. 232.

n'avons pas, & à qui nous prescrivons un honneur qui n'est pas le nôtre. Pré-tendra-t-on que Montagne n'ait pas pu dire sans indécence que l'extrême chasteté de l'expression, que le costume affecté des bienfaisances augmentent le prix du vice, & sont des ruses de *Vénus même*, pour faire servir la pudeur à la volupté? Mais enfin ce langage cinique qu'on lui reproche, n'étoit il pas celui de son siècle? S'il a cru voir, comme Philosophe, des avantages dans le divorce, s'il a jugé qu'un lien indissoluble relâchoit celui de la *volonté & de l'affection*, quel témoignage cependant ne rendit-il pas à la sainteté de ce lien, soit en prescrivant aux époux une *volupté consciencieuse* (a), soit en traitant de trahison toute union sans fidélité?

[26] Veut-il donner une haute & juste idée de la vertu, il la saisit, il nous la montre dans Socrate, sage sans faste, sans inégalités, son héros, son modèle, celui de tous les Sages; mortel d'autant plus céleste, qu'il paroît

(a) Tom 2, ch. 29, pag. 205.

plus homme, & moins élançé hors de notre sphere. C'est sur-tout dans la simplicité qu'il admire ce grand caractère; c'est en remarquant qu'il est facile de jouer avec succès sur le théâtre du monde; mais que régler, comme lui, & d'une manière soutenue, les détails de la vie privée, c'est un ouvrage qui surpasse en difficulté la conquête du monde; que Socrate se conçoit aisément à la place d'Alexandre, mais qu'Alexandre ne peut se concevoir à la place de Socrate; & qu'enfin *le prix de l'ame ne consiste pas à aller haut, mais ordonément (a)*. Après avoir défini la vertu, Montagne, pour la rendre aimable, nous dépeint cette sérénité, cette fierté de conscience dont jouit l'homme irréprochable, & qui n'entrèrent jamais dans *une ame courageusement vicieuse (b)*.

Il faut l'avouer cependant, & imiter la bonne foi du Philosophe : si la sévérité de ses décisions va plus loin quelquefois que la Morale chrétienne,

(a) Tom. 7, ch. 2, pag. 140.

(b) Tom. 7, ch. 2, pag. 141.

trop souvent il l'alarme & la blesse , en traitant de la volupté. L'Épicuréisme respire dans ses écrits , & lorsqu'il dit : « Je parle selon la nature , & non point selon la foi » , sa justification me paroît foible. Mais n'expie-t-il pas ses écarts , lorsqu'il réunit toutes les lumieres de la Philosophie en faveur du Christianisme ? [27] Ces deux oracles que l'on met trop souvent en opposition , Montagne les concilie , les accrédite l'un par l'autre. Censeurs injustes , pourquoi relevez - vous avec amertume tout ce qui peut le rendre suspect , & passez-vous sous silence tout ce qui peut servir à l'absoudre ? Avez-vous oublié que le premier fruit de sa plume , que la traduction de *Sebond* fut un tribut payé à la Foi catholique , une sorte de consécration de ses talents ? Voyez-le sur les hauteurs où la Philosophie l'a élevé , contempler les naufrages de la raison humaine , & reconnoître sans détour que le port de la Foi est le seul où le Sage puisse aborder ; que la raison essentielle (a) réside

(a) Tom. 5 , ch. 12 , pag. 141.

Eloge de Michel Montagne. 79
dans le sein de Dieu , d'où elle part
quand il lui plaît ; que la vérité est en-
gouffrée dans de profonds abîmes où la
vue ne peut pénétrer (a). A quoi donc
se réduit son Pyrrhonisme ? A douter
de tout ce qui vient de l'homme aban-
donné de la révélation. Dans celle-ci,
Montagne trouve ce que le Philosophe
cherche , la paix de l'esprit , un asyle
contre l'incertitude , la perfection , le
supplément de toutes les Loix , le su-
blime de la vertu , des armes contre
la mort. C'est ainsi qu'après avoir ap-
pliqué les forces motrices de la Philo-
sophie à tous les intérêts de l'homme
social , il en consume le triomphe ,
en la rendant utile à la Religion. N'en
doutons pas ; il appartient aux Philo-
sophes de la servir ; ils voient plus , &
ils voient mieux ; ils savent dégager la
vérité du mélange des inventions hu-
maines , & la rendre à son auguste sim-
plicité. Déjà l'incrédulité élevoit, dans
le siècle de Montagne, une tête mena-
çante , & il faisoit gloire de lui déclarer
la guerre, de déplorer l'aveuglement de

(a) Tom. 2 , ch. 12 , p. 106.

ces impies qui, voulant étouffer la voix de leur conscience , *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*(a). Tout ce qu'il dit en faveur des lumières de la Foi, prend force & crédit , par l'aveu qu'il fait de ses obscurités. Il la jugeoit si grande , que les secours humains lui paroissent indignes d'elle , qu'il condamnoit comme une profanation la manie d'en disputer , & *de ramener les choses divines à notre balance* [28]. Mais Montagne détestoit la superstition , & il devoit paroître impie aux superstitieux , esprits rampants , qui n'ont pu suivre la hauteur de ses idées , qui n'ont pas vu qu'il adoptoit la pluralité des mondes , comme un système digne de la grandeur de Dieu , conséquent à la nature de ses ouvrages , & justifié par ce profond argument : *Il n'a rien fait un ; tout est effects* (b). Ils n'ont pas mieux senti combien sa philosophie servoit le Christianisme , en proscrivant ces preuves puériles qui décréditent les véritables preuves, ces miracles absurdes, qu'une

(a) Tom. 4 , ch. 12 , pag. 188.

(b) Tom. 5 , ch. 12 , pag. 87.

Eloge de Michel Montagne. 81

fausse piété multiplie , & dont la nature , le caractère & le nombre répugnent à l'essence du miracle. A-t-on dû méconnoître sa Religion , lorsque , déplorant les horreurs de nos guerres sacrées , il faisoit sentir la monstrueuse opposition d'une Loi pacifique & d'un Apostolat sanguinaire ?

Oui , dans ces jours de délire où le fanatisme armoit le Citoyen contre le Citoyen , le fils contre le pere , le serviteur contre le maître , le sujet contre le Prince ; où la Noblesse , oubliant son antique loyauté , ne se signaloit que par des faits atroces, où l'on voyoit l'ivresse la plus barbare emporter loin de ses mœurs une Nation douce & polie ; l'anathème de Rome soulever les Empires , ébranler les Trônes , consterner les Rois ; l'ambition des Grands armer la Religion des Peuples & le zele du Sacerdoce ; la neutralité punie comme un crime , la modération devenue un prodige ; les bûchers s'allumer pour dévorer ceux que le glaive ne frappoit pas ; les atrocités légales mettre le comble à celles de la rebellion ; & pour tout dire enfin , dans le siècle de la Saint-Barthelemi ,

un Philosophe s'est montré à la France comme un rocher qui porte sa tête au-dessus des orages, & se dore des rayons les plus purs. Montagne est venu dire aux Peuples aveuglés : « Que faites-vous, barbares, qui vous appelez Chrétiens ? Vous déchirez le sein de l'Eglise, que vous croyez défendre, vous lui offrez des sacrifices qu'elle abhorre ; vous cubliez que le flambeau de la Foi ne doit point causer d'incendies » ! C'est comme Philosophe chrétien qu'il déclare la guerre à toute espèce de superstition, qu'il lance les traits du ridicule sur la magie, l'astrologie, la divination ; qu'il distingue la *dévotion* de la *conscience* (a), la Religion motivée de la Religion de préjugés & d'habitude ; qu'il décide que sans les mœurs il n'est point de vrai Culte, & que les promesses de la Foi sont les seules dignes du sacrifice de notre être.

Nous parle-t-il de la prière, aucun Orateur n'est plus sublime, aucun Moraliste n'est plus sévère, un saint en-

(a) Tom. 2, ch. 12, p. 91.

Eloge de Michel Montagne. 83

thoufiasme le tranfporte , lorsqu'il analyfe la majefteufe Oraifon que l'Auteur de la Loi daigna dicter aux hommes , il s'irrite de l'inconféquence de ces Chrétiens qui , dans leur libertinage timoré , invoquent celui dont ils violent les préceptes , & prétendent concilier *le criminel & le Juge (a)*.

Si Montagne eft équivoque , on peut toujours l'interpréter par lui-même. On croiroit quelquefois que , pour favoriser la Révélation (*b*) , il donne atteinte aux loix naturelles : mais bientôt il les reconnoît , ces loix fans Légiflateur , univerfelles , éternelles , moins nombreuses , à la vérité , que l'on n'imagine , mais fouvent obfcures , *perdues en nous* par l'abus de notre raifon.

[29] Que Montagne ait éprouvé des interprétations rigoureufes , qu'une censure amere l'ait pourfuivi , n'en foyons pas étonnés. Il penfoit trop pour des Lecteurs qui penfoient peu : *aucuns livres ne font affez fages , lors-*

(a) Tom. 3 , ch. 56 , pag. 217.

(b) Tom. 5 , ch. 12.

84 *Éloge de Michel Montagne.*

qu'on n'est point assez sage pour eux (a).
 La lecture des *Essais* demande une
 préparation. *C'est un des derniers livres*
qu'on doit prendre, comme il est le der-
nier qu'on doit quitter (b). Il est vrai
 que des hommes profonds se sont éle-
 vés contre lui ; mais les uns l'ont jugé
 en critiques qui voient mieux les dé-
 fauts qu'ils ne sentent les beautés ; les
 autres , alarmés de sa licence , n'ont
 pas vu qu'ils transportoient son siècle
 dans le leur. Delà cette résolution
 obstinée de le trouver coupable , cette
 puérile dissection qu'en fait Malebran-
 che, qui le traite de pédant & l'ana-
 lyse avec le plus subtil pédantisme ;
 cette vaine déclamation de Pascal ,
 qui lui accorde de grandes beautés ,
 & lui refuse les mœurs , le jugement
 & la Logique. Mais sa gloire , inac-
 cessible à ces atteintes , n'en peut être
 tachée ; le talent prend l'essor : l'envie,
 l'injustice lui lancent leur venin , & il
 retombe sur elles. Quels que soient
 leurs efforts , il sera toujours vrai que

(¹) Préface de Mlle. de Gournai.

(²) *Ibid.*

le premier parmi nous, Montagne fit connoître au génie son indépendance, & l'enhardit à se confier à ses aîles; que sur ses traces, la Rochefoucault & la Bruyere sont descendus dans le cœur humain, qu'ils apprirent de lui à étudier l'homme & à le peindre; que les germes innombrables déposés dans les *Essais*, ont concouru à la fécondité de notre siècle, & que Montesquieu instruit à l'école de Montagne, s'est enhardi, par ses leçons, à relever le trône de la Philosophie.

Montagne, Montesquieu, quel maître! quel disciple! & qu'ils me frappent dans leurs rapports! Liberté de penser, vues profondes, fleur d'esprit délicate & riante; éloquence, poésie, style de feu; négligence des moindres regles en faveur des grandes beautés; vastes idées qui, dans l'Esprit des Loix comme dans les *Essais*, embrassent tout le système de l'intérêt social: tels sont les traits analogues de ces deux Génies, nés sous le même Ciel, allumés au même foyer, parvenus à la même immortalité. Qu'a-t-on besoin d'apologie, lorsque les siècles ont parlé? Ils ont prononcé sur le sort

de Montagne , & leur jugement est irrévocable. La manie d'écrire , nourrie par la présomption , devient contagieuse & multiplie les ouvrages. Le goût peu sûr d'une foule de Lecteurs, l'enthousiasme d'une Nation qui se passionne si souvent pour la médiocrité, ces sectes , ces complots littéraires , qui se rendent arbitres des réputations , peuvent donner une gloire éphémère. Le souffle passager de la faveur soutient un moment sur l'abyme de l'oubli , des productions sans vigueur ; mais une vaste proscription prononcée par le temps , les y précipite pour jamais , & la justice de la Renommée leur interdit l'existence. Un petit nombre d'écrits échappent à cet arrêt , marqués d'un sceau conservateur , dont le livre de Montagne reçut l'empreinte la plus profonde. Ni les merveilles du siècle de Louis-le-Grand , ni les richesses du nôtre n'ont pu le faire vieillir : que dis-je ? sa gloire a suivi le progrès de nos lumières. Plus estimé de nous que de nos ancêtres , il le sera davantage de nos successeurs : son nom doit vivre autant que celui de la Philosophie. Vraiment

digne d'en donner les préceptes, parce qu'elle dirigea sa conduite, il fut en même temps le maître & le modèle.

[30] Il n'est point d'école plus savante à persuader que la vie du Sage. C'est elle qui donne à sa morale du crédit & du poids. Sans cette conformité de principes & d'actions, il n'est plus qu'un déclamateur, convaincu de mentir à la Philosophie. Rapprochons la vie de Montagne de ses maximes, & nous pourrons dire que sa doctrine est son histoire, qu'il a fait un livre *consubstantiel à son auteur* (a). La première qualité du Philosophe est cette franchise [31] nécessaire à l'amour de la vérité. Par-tout elle caractérise Montagne, & ne l'abandonne pas, même lorsqu'il parle de lui. Se montrer sous toutes les faces, sans vain orgueil & sans fausse modestie, analyser son ame, rendre un compte fidèle de ses sentimens, de ses pensées, de ses vertus, de ses défauts, est un trait fier & mâle, qui distingue Montagne parmi les Philosophes mêmes. Sa candeur

(a) Tom. 6, ch. 18, pag. 126.

a je ne fais quoi d'impofant , qui l'accrédite & l'affranchit des regles communes. On croit fans peine un homme qui n'excufe point les foibleffes. Que d'autres lui reprochent d'avoir ofé fe peindre , il en eft plus intéreffant à mes yeux , & je lui en rends graces. Celui qui fe contemple de bonne foi , peut feul nous apprendre ce qu'il eft. Non , dit Montagne , *les autres ne vous voient point , ils vous devinent (a) ; ils voient moins votre naturel que votre art ; chacun regarde au-devant de foi (b) : je regarde dedans moi , je me contrôle , je me goûte , je me roule en moi-même , & je ne fuis point fi mêlé à moi , que je ne me puiſſe diſtinguer & confidérer comme un arbre (c).*

Et qui pourroit ſuſpecter fon témoignage , lorsqu'il ajoute : *plus je me hante , plus ma difformité m'étonne , moins je m'entends en moi (d).* S'il s'attribue quelques vertus , il ne diſſimule point

(a) Tom. 7 , ch. 2 , pag. 145.

(c) Tom. 6 , ch. 17 , pag. 103.

(c) Tom. 8 , ch. 8 , pag. 112.

(d) Tom. 9 , ch. 11 , pag. 11.

Eloge de Michel Montagne. 89
les erreurs de ses mœurs : s'il parle de son désintéressement, s'il dit que le donner est *qualité ambitieuse & de prérogative* (a), & qu'il ne trouve rien de si cher que ce qui lui est donné, il s'accuse d'avoir aimé l'économie jusqu'à l'avarice ; s'il vante sa modération, il nous apprend qu'il a senti *fumer en lui l'ambition*, pour tomber ensuite dans l'indolence & la paresse. N'avoue-t-il pas ses bizarreries, ses inégalités, sa simplicité ? Cet Ecrivain, si original, ne s'est-il pas donné pour un foible Copiste ? Cet homme, dont la littérature étoit si vaste, ne s'est-il pas plaint de son ignorance & de la stérilité de sa mémoire ? N'a-t-il pas exagéré les défauts de son style, & condamné ses écrits à une existence passagère ? N'a-t-il pas dit : *j'écris mon livre à peu d'hommes & à peu d'années* ? A ces traits puis-je méconnoître un homme plein de mépris pour le mensonge même qui pourroit le flatter, un homme qui, dans la crainte de s'estimer trop, se déprise & attende à sa propre gloire ?

(a) Tom. 8, ch. 9, pag. 184 & 190.

Quel est d'ailleurs le but de Montagne, lorsqu'il parle de lui? C'est de peindre l'homme & de l'instruire. Or, en se faisant le héros de la scène, pour mettre sa morale en action: en se livrant à ces détails qui paroissent minutieux, mais qui composent le tableau de la vie, en se montrant courageusement avec ses couleurs & ses ombres, ne se donnoit-il pas la plus vaste & la plus libre carrière? Toujours conséquent à ses principes, Montagne, Apôtre de la liberté, fut en goûter toutes les douceurs. Après s'être consacré aux fonctions de la Magistrature [32], il secoua un joug qu'il croyoit devoir porter ou abjurer tout entier. On ne le vit attaché ni au char de la grandeur, ni au char de la fortune: les graces qu'il obtint, furent l'ouvrage de sa réputation, & non de ses intrigues. Décoré de l'Ordre du Prince, revêtu d'une charge qui l'approchoit de sa personne, Montagne préféroit à ces honneurs le titre de Citoyen de Rome, tant son ame passionnée pour les hautes vertus, adoroit la grandeur Romaine jusques dans ses ruines. Il fallut des instances pour lui faire ac-

cepter la Mairie de Bordeaux, exercée avant lui par un Maréchal de France. Dans cette place, son administration, conforme à ses maximes fut paisible & sans faste, applaudie des Sages, blâmée des hommes turbulents, justifiée par une seconde élection. La paix lui parut le premier, le plus grand des intérêts : sur ce principe, il demandoit non qu'on lui épargnât, mais qu'on lui déguisât ses pertes : préparé à tout, il ne pouvoit être déconcerté par la fortune : ne réglant pas les *événements*, il se régloit *lui-même* ; il aimoit mieux les *malheurs tout près* que l'incertitude (a) ; & dans les périls, il ne songeoit pas tant comment il *échapperoit* que combien *peu il lui importoit d'échapper*. En nous apprenant à maîtriser nos passions, il avoit maintenu l'équilibre des siennes ; une vie doucement partagée entre les devoirs de la vie civile, les Lettres & le repos ; des plaisirs simples, naturels, sans tumulte ; l'art de jouir

(a) Tom. 6, ch. 17, pag. 70.

du présent & de conserver ses goûts par la modération ; une gaîté soutenue , qui prenoit sa source dans une ame libre , dans une conscience irréprochable , retraçoient sans cesse ses préceptes dans ses actions & ses mœurs. A la vérité , ses principes donnoient beaucoup aux plaisirs des sens. Il ne dissimule point qu'il veut arreter la promptitude de *leur fuite par la promptitude de sa saisie* (a) , & qu'il préfère la beauté du corps aux charmes de l'esprit : après cet aveu , je dois le croire , lorsqu'il m'assure qu'il n'aime point les plaisirs faciles & mercenaires , que *l'amour n'est plus , s'il est sans flèches & sans feux* (b) ; qu'il ne laisse pas friponner aux sens la volupté , mais qu'il y associe son ame (c). Modéré jusques dans son amour pour les Lettres qui devoient l'immortaliser , il n'eût pas voulu acheter la science des siècles au prix d'un jour de santé ; le desir

(a) Tom. 9 , ch. 13 , pag. 233.

(b) Tom. 7 , ch. 5 , pag. 269.

(c) Tom. 9 , ch. 1 , pag. 234.

de la gloire fut dans lui comme tous ses penchans, un gout, & non une manie. C'étoit dans son cœur que ses maximes d'humanité & de tolérance prenoient leur source pour se répandre dans ses écrits, & diriger sa conduite [33]. Parmi les brigandages dont sa patrie étoit le théâtre, sa maison, vierge de sang, fut l'asyle commun de tous les partis, un lieu sacré inaccessible à la violence. Qu'un homme est grand ! qu'il est heureux ! lorsqu'il peut, comme lui, se rendre ce témoignage : *au milieu de notre mort publique, ma conscience se portoit fierement, & ne trouvoit en quoi se plaindre de moi* (a). Dans les personnes qui l'environnerent, il ne demanda que ces vertus sociales qui forment une sorte de Religion civile, la seule que l'homme ait droit d'exiger de l'homme ; mais il les instruisoit par ses exemples à remplir les devoirs du Christianisme. Lorsqu'on le suit dans ses voyages, on pourroit même l'accuser d'une Re-

(a) Tom. 9, ch. 13, p. 123.

ligion crédule , d'une piété ultramontaine. On croiroit quelquefois que la Philosophie l'eût abandonné à l'entrée de l'Italie. Ce fut souvent jusqu'au rigorisme qu'il porta l'exercice des vertus morales ; sa fidélité à sa parole ne se mesuroit point sur l'importance des objets [34] , & *aux promesses de nul poids , il donnoit poids de la jalousie de sa règle (a)*. Par-tout où la bonté pouvoit influencer , notre Philosophe signaloit la sienne ; difficile en liaisons particulières , mais facile dans le commerce général , il fit les délices de la société & le bonheur de tout ce qui composoit sa maison. Avec quelle effusion de sentiment s'est-il plu à consacrer la mémoire de son pere dans ses écrits , dont il ne desira la durée que pour l'immortaliser avec eux ! C'est son amour pour ses enfants qui éclate de toutes parts dans ses maximes sur l'éducation ; privée d'aliment par la perte de sa famille , sa tendresse paternelle adopta M^{lle}. de Gournai

(a) Tom. 8 , ch. 9 , p. 190.

pour satisfaire le plus noble besoin de son cœur [35]. Si personne n'avoit donné des idées plus hautes de l'amitié, personne ne lui éleva un plus beau trophée par sa manière de la sentir. Cette amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves, de sacrifices, il la goûta comme il la peignit, héroïque & sublime. Peut-on douter que le sentiment n'allât chez lui aussi loin que l'imagination, lorsqu'on se rappelle à quel point Erienne de la Boétie lui fut cher? Suivons Montagne dans cette sainte liaison, ce spectacle est digne de la Philosophie. Son cœur lui demande un ami; son choix tombe sur un homme en qui la vertu est l'émule des talents. L'estime, la sympathie, la conformité des principes garantissent leur traité pour jamais. On eût dit que Montagne s'aimât moins en lui-même que dans la Boétie. Se hâte-t il de publier des écrits: ce ne sont pas les siens, ce sont ceux de cet ami, & dans ses éloges, il l'éleve au-dessus de tout ce que son siècle a enfanté. Qui pourra dire la profondeur de sa plaie, le deuil éternel

qu'il s'impôsa, lorsque la mort trancha le plus respectable des liens? Ou plutôt qui pourra peindre ce mélange rare de sensibilité & de Philosophie, qui perpétuoit & réprimoit en même temps sa douleur? Qui ne seroit ému de ces touchantes paroles : *les plaisirs même me redoublent le regret de sa perte, nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part* (a).

Montagne accablé de maladies aiguës, leur opposa les remèdes qu'il avoit enseignés; mais il n'en trouva point pour se guérir du trépas de la Boétie. Si quelque chose cependant put tempérer son amertume, ce fut de reconnoître, d'admirer dans cette mort les fruits de leurs communs principes; telles que deux colonnes rapprochées pour unir leurs forces & soutenir un vaste fardeau, telles ces deux grandes âmes réunies par d'intimes rapports, se communiquoient leurs pensées, leurs maximes pour soutenir les rigueurs de

(a) Tom. 2, ch. 27, p. 170.

la condition humaine , le poids de la vie & de la mort. Montagne le vit , cet autre lui-même , fixer le tombeau d'un œil intrépide , avec le courage de la Philosophie , l'espérance du Christianisme , & la sérénité de l'innocence. Semblables en tout dans leur vie , ils le furent en la terminant , & lorsque Montagne retraçoit l'éloquent tableau de la mort de la Boëtie , il dépeignoit , il prophétisoit la sienne.

La Philosophie [36] a ses hypocrites & ses faux braves , le dernier moment les démasque ; alors sont détrompés ceux qui ont présumé de leur courage ; alors seulement le Sage est assuré de ce qu'il vaut , de ce qu'il a valu ; c'est *ce jour , juge de tous les autres* (a) , qui apprécie nos années , qui vérifie nos vertus , & pour ainsi dire , en détermine le titre. C'étoit là que Montagne s'attendoit lui-même ; & il se trouva tel qu'il l'avoit désiré. Sa fierté ne fut point orgueil , sa fermeté ne fut

(a) Tom. 1 , ch 18 , p. 132.

98 *Eloge de Michel Montagne.*

point un effort ; il osa contempler la mort en face , instruit de ce qu'elle est par la raison , & rassuré contre elle par la conscience. Jusqu'au dernier soupir , on le vit docile à ses propres leçons ; rare modele dans l'art de vivre heureux , il est encore , si j'ose le dire , un excellent maître à mourir. Philosophes , apprenez de lui à mériter le titre auguste qui vous distingue ; que vos actions instruisent le monde comme vos écrits , & la Philosophie n'aura plus d'ennemis que ceux de la société , de la raison , de la vertu [37].

Piscis hic non est omnium.





NOTES.

[1] MICHEL de MONTAGNE ou MONTAIGNE, naquit au Château de ce nom, en Périgord, l'an 1533, de Pierre Eyquem de Montagne, qualifié Ecuyer, & qui, après avoir fait une campagne en Italie, se retira, & fut Maire de Bordeaux. Scaliger, ennemi de Michel, qui avoit blessé son amour-propre en lui prêtant quelques Ecrivains, le prétendit fils d'un Marchand de harengs : la guerre de vanité ne le cede en acharnement qu'à celle de Religion. La haine de Scaliger n'a fait tort qu'à lui. Michel avoit un oncle au Parlement de Bordeaux & des alliances honorables. Son éducation pourroit passer pour un modèle : son pere, homme de très-bon sens, voulut lui faire un jeu de l'étude, seul moyen de ménager le goût & les organes d'un enfant. L'Auteur de l'ancienne vie de Montagne raconte qu'on avoit dit à son pere que le temps que nous perdons au Latin & au Grec, qui ne coûtoient rien aux Anciens, étoit la seule cause de notre incapacité à nous élever aussi haut qu'eux. Pour qu'on ne l'éveillât point en sursaut, il le faisoit éveiller au son d'un instrument de musique. Un Médecin allemand dirigea le jeune Montagne, lui apprit le Latin par l'usage, & lui rendit bientôt cette Langue si familière, qu'il embarrassoit les plus

exercés Latinistes. A force de l'entendre parler, les Domestiques de son pere & les Habitants de sa terre avoient appris quantité d'expressions latines qui s'étoient conservées longtemps après lui dans les villages voisins. Michel fut peu de temps Conseiller au Parlement de Bordeaux; il quitta sa Charge, à la mort de son frere aîné: son penchant pour la liberté & la délicatesse de sa probité l'éloignerent des Emplois.

[2] *Je veux*, dit-il, *qu'on voie mon pas ainsi détraqué qu'il est* (a). Cependant on a remarqué, avec raison, que son peu d'ordre venoit souvent des citations faites après coup, & qu'il inféroit dans son Ouvrage à mesure qu'il lisoit; son inexactitude est la preuve du défaut de mémoire, dont il se plaint, & qu'on a voulu révoquer en doute; il sentoît bien que les titres de ses chapitres n'étoient pas remplis; quelquefois il ne dit qu'un mot de la chose annoncée: souvent ces titres sont extraordinaires: les chapitres des coches, des boiteux, des pouces, ne sont pas les seuls; mais il vouloit faire un Livre singulier tout à sa maniere: le premier est l'unique *de son espece* (b).

[3] Il y a quelquefois une précision admirable: on peut le remarquer dans les passages qu'il traduit, dans ses maximes, dans ses

(a) Tom. 4, ch. 10,
pag. 96.

(b) Tom. 4, ch. 3;
P. 53.

portraits. C'est ainsi qu'il peint le peuple en deux mots : *Juge peu exact, facile à piper, facile à contenter* (a).

Ses images sont pleines de feu & de vérité; il en fournit beaucoup d'exemples tels que celui-ci : *Si je confère avec une ame forte & un roide joueur, il me presse les flans, me pique à gauche & à droite; ses imaginations élancent les miennes; la jalousie, la gloire, la contention me poussent & rechauffent au-dessus de moi-même* (b).

[4] J'aime, dit-il, *l'allure poétique, à saut & à gambade. . . La meilleure prose ancienne reluit par tout de la vigueur & hardiesse poétique, & représente quelque air de sa fureur* (c).

Il disoit que l'Histoire & la Poésie étoient son vrai gibier; qu'il essayoit quelquefois de composer en vers, mais qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'il faisoit en ce genre : *On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la Poésie* (d); on voit cependant par son style qu'il étoit né avec les parties essentielles du Poète.

Il participa à l'illusion de son siècle sur Ronsard, séduit sans doute par l'emphase de son expression; il trouve que *du Bellai & lui ne sont guere éloignés de la perfection ancienne* (e). Il se passionnoit pour la Poésie & la Musique. *Je ne m'estime point assez fort*, disoit-il, *pour*

(a) T. 8, ch. 7, p. 55.

(b) T. 8, ch. 8, p. 68.

(c) T. 8, ch. 9, p. 263.

(d) T. 6, ch. 17, p. 56.

(e) T. 6, ch. 17, p. 117.

ouir en sens rassis des vers ! Horace & de Catulle chantés par une belle bouche (a).

[5] Il estimoit plus le style de César & de Plutarque que celui de Saluste & de Sénèque , quoique porté à imiter ceux-ci.

[6] Il y a quelquefois des jeux de mots; il dit de Tacite : *Il nous peint & il nous pince*. Il appelle sa mort *le bout*, & non *le but de la vie* ; mais ce défaut puéril est fort rare chez lui.

[7] Montagne appelloit la langue *le bout dehors*. C'est aux paroles à servir & à suivre, disoit-il ; *que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller*. On lui a reproché des gasconismes , & M. Coste , son Editeur , en a remarqué plusieurs, quoiqu'on ait écrit qu'il ne les avoit point relevés. Il seroit à souhaiter que quelques-uns eussent été adoptés : comme le passif de jouir : *l'amitié est jouie* ; c'est enrichir une Langue que de doubler un verbe. *Escarbillat*, mot gascon, a fait *escarbillard* depuis Montagne : il est François. On avoit prétendu que les mots de son invention ne feroient pas fortune; Passelier citoit entr'autres les mots *gendarmer*, *enfantillage*, *diversion*, qui cependant ont été adoptés. On doit à Montagne le mot *enjoué*. Borel fait cette remarque : J'ai compté plus de deux cents soixante expressions dans les Essais, qu'on a retranchées ou mutilées depuis Montagne ; quelques-unes conservées dans le Dictionnaire de l'Académie Fran-

(a) Tom. 5, ch. 12, p. 280.

çoise ne sont point usitées; un grand nombre n'ont point d'équivalents, ou ne sont remplacées que par des périphrases & des locutions alongées, comme *gauchir*, qui n'est plus du style noble; *mestouable*, *exangre*, *parlier*, *parlerie*, *ahanner*, devenu bas; *exile*, *sèreiner* les cieux; *étrangeté*, *infondre*, *bienvenner* quelqu'un, *avis*, malgré soi; *inanité*, *nihilité*, *siller* les yeux; *mouffe* froid, *insensible*; *piper*, *infiabie*; *impvidence*, *invigilance*; *préordonnance*, *insuifable*, *dédaignable*, *vilite*; *apoltionnir*; *alegie* & *allègement*, qui ont vieilli; *meleste* & *molester*, qui sont restreints: *incurieusement*, *conjouir* & *conjouissance*, qui ont vieilli; *mécroire*, *piece. ler*, *assener*, qui a vieilli; *muleter*, qui est restreint; *pâlissement*, action de pâlir; *dypathie*; *oportunité*, *oportun*, qui sont vieux. *faiblette*, *amette*, bons diminutifs; tout son *saoul*, devenu bas; *ravissement*, de raviser; *multijorme*; *se harper*; *empêchant*, *hergné*, qui a fait hargneux; *artialiser*, pour opposer à *naturaliser*; *surpayer*, qui a vieilli; *mémorieux*, *l'empirement*, *anonchalir*, *avachir*, *vertigineux*, inusité; *postposer*, *certes*, vieilli, *embrouillure*, *équanimite*, *inéloquent*, *appercevance*; *sauveté*, *prudomie*, qui est vieux; *courtois*, *courtoisie*, qui ont vieilli; *géniture*, restreint au badinage: *s'exaspérer*, *désenseigner*, *floridité*, ce dernier est dans la Préface de Mlle. de Gournai. *Il loise*, on a le loisir; *abrier*, mettre à l'abri; *commer*, faire des comparaisons; *vanteur*, qui aime à se vanter; *imbarte*; *challoir*; *forfaire*, commettre un crime; *coslier*, être à côté; *erastique*, pour sujet à l'erreur; *ensfiévrer*, pour donner la fièvre; *méfait*, qui dit autre chose

que forçait ; *inalegrac* ; *etuyer* , pour mettre dans l'étui ; *poutraire* , faire un portrait ; *en-ficher* , *chacuniere* , *cathédrant* , *essayir* , *affolir* , *chevaucher* , *imprémédité* , *refuir* , *tétonner* , pour ajuster la tête. On sent toute la ressource & la précision que donnoient à la Langue ces expressions courtes , qui équivaloient à plusieurs. Au lieu de conserver ou d'adopter ces mots , dont une partie est de Montagne ; au lieu d'en créer comme lui , selon la même analogie , on les a ôtées , sans rien mettre à la place ; & l'on a mutilé des noms & des verbes de la manière la plus bizarre , & toujours pour nous appauvrir ; on a retranché les membres du verbe *imboire* , ceux du verbe *ouir* , plusieurs des verbes *émouvoir* , *absoudre* , *faillir* ; on conserve *poignon* , *trajet* , *tremper* , *battelier* , *air* , *ardeur* , *abomination* , *préambule* , *mutations* , *esclave* , *infusion* , *infusé* , *parler* , *étrange* , *béant* , *heurter* , *contrequarrer* , *count* , *science* , *saute* , *aptitude* , *forcené* , *engourdi* , *hospitalité* , *vasse* , *ouvrier* , & l'on n'a pas voulu dire avec Montagne : *Epoignonner* , *trajeter* , *attrempance* , *batteler* , *aéré* , *arder* , *abominer* , *préambulaire* , *muer* , *esclaver* , *insondre* , *parlier* , *s'étranger* & *étrangeté* , *beer* , qui est imitatif & pittoresque ; *heurt* , *contrequame* , *countement* , *inscience* , *sautier* , *apte* , *forcener* , *gourd* , *hostile* , *vajlite* , *ouvroir* . On dit *enchanteresse* d'enchanter ; & de charmer on ne veut pas faire *charmeresses* , qui est plus doux que *charmantes* : bizarreries qu'on peut encore remarquer dans plusieurs des expressions que j'ai citées plus haut , & dans beaucoup d'autres. Ce n'étoit point assez ; à tous ces retrau-

chements, on a ajouté celui de beaucoup de mots qui formoient de bons synonymes, & on leur en a préféré ou substitué de moins expressifs & de plus longs; on en a changé sans utilité. Pourquoi avoir ôté *rebours*, *ajancer*, *uberté*, *poignant*, qui est plus fort que *piquant*; *empérier*, qui est plus court qu'*imperieux*; *orer*, qui vaut bien *prier*; *se gaudir*, *s'ébaudir*, *s'ébattre*, pour ne laisser que *se réjouir*; *tournavirer*, *tourneboulter*, qui vaut bien *bouleverser*; *ardu*, qui est plus fort & plus court que *difficile*; *ord*, *orde*, *ireux*, *boutée*, qui vaut bien *boutade*, *retenuement*; *ferir* & *virer*, qui sont réduits presque à rien; *aïser*, qui est moins long que *faciliter*; *voie* & *s'avoyer*, qui sont plus courts que *chemin* & *s'acheminer*; *différenter*, changé en *différencier*, pour allonger d'une syllabe; *parfaire*, relégué chez les Procureurs; *cogitation*, *fruition*, *mouffe*, qui dit autre chose que *foible*; *déconseiller*, qui a vieilli; *favorir*, moins long que *favoriser*; *table*, qui est plus doux que *caduque*; *profonder*, plus court qu'*approfondir*; *procerité*, moins vague que *grandeur*; *embesogner*, *s'empêtrer*, devenu bas; *cuidier*, *oultre-cuidance*, *accointer*, *aparier*, plus doux que *comparer*; *hébété*, qui vaut *émouffé*; *entacher*, qui dit plus que *tacher*; *alegre*, *alegrement*, qui sont vieux; *fanissant*, de *faner*; *hormais*, plus court que *déformais*; *bref*, qui est restreint & qui est plus imitatif que *court*, *occoïser*, d'où est venu *coi*, qui est familier; *gourmander*, plus fort & plus court que *réprimander*; *impiteux* qu'*impitoyable* ne vaut pas; *perenne*, meilleur que *perpétuel*; *moitte*, qui est vieux. *condoner*;

fiouler, devenu bas; *magistère*, pointure de la douleur; *quest*, consone; *colligence*, pour *liaison* étroite; *mauvaislé*; *rebraffer*, pour dire *retrousser*; *méconnoissance*, opposé de *reconnoissance*; *d'aguet*, avec précaution; *forclore*, se *gorgiaffer*, plus expressif que se *rengorger* & se *plaire*; *singereffe*, mineure, qui va en dessous; *impos*, le contraire de *dispos*; *tendeur*, *quester*, qu'on a restreint; *pertinence*, synonyme de *capacité*; *fainéance*, meilleur que *fainéantise*; *adestance*, *titubance*, *vertigineux*, *inutilité*; *negocioux*, *s'étranger*, synonyme de *s'étonner*; *quiet*, meilleur que *tranquille*; *idoire*, devenu terme de Pratique; *vendiquer*, dont on a fait *revendiquer* pour *alonger*, comme on a fait *amenuiser* de *menuiser*; *condiment*, meilleur qu'*assaisonnement*; *fantasier*, synonyme de *contrarier*; *êtreindre*, *êtreinte*, qui ont vieilli; *déport*, synonyme de *délai*; *pourpenser*, *innomérable*, plus doux qu'*innombrable*; *mie*, plus doux que *pas* & *point*; *foisoner*, devenu bas; *s'efforer*, restreint aux oiseaux; *tabut*, *tabuter*, pour dire faire du bruit; *couard*, *couardise*, vieux & bas; *blandir*, *blandices*, relégué au Barreau; *mativeté*, restreint aux fruits; *moleste*, *molestier*, livré au Barreau; *pérégryn*, *pérégrynier*; *clorre*, *élire*, *conforter*, tous trois restreints; *magnifier*, qui a vieilli. Plusieurs de ces expressions ne se trouvent dans aucun Dictionnaire ancien ou moderne, & sont probablement de Montagne, qui les créoit par analogie; mais il n'en est point qui ne méritât d'être conservée au moins comme synonyme. Le système de l'Abbé Girard prouve, à cet égard, la stérilité de notre Langue dans son état ac-

rue; il n'eût pas prétendu qu'elle n'avoit point de synonymes, si l'on eût conservé tous les mots de Montagne, sans retrancher les nôtres. Ainsi l'Auteur des Essais, qui se plaignoit de la foiblesse de notre Langue, la trouvoit assez abondante, parce qu'il avoit plus de mots que nous. Deux raisons principales doivent faire désirer l'abondance des expressions & des synonymes: la première est que les mots les plus énergiques employés trop souvent, perdent de leur valeur; la seconde est que la variété & l'harmonie du style dépendent de cette richesse, par la facilité qu'elle donne au Poëte & à l'Orateur de choisir. Il seroit peut-être à souhaiter que le Dictionnaire de l'Académie Française se fût abstenu de qualifier de vieux & d'usités un grand nombre de mots qu'il adopte comme François. Un autre mal est la distinction qu'on a faite de ceux qui sont du style familier, & de ceux qui sont du style soutenu; la Langue s'est, pour ainsi dire, divisée en deux: il faudroit qu'elle fût bien féconde pour résister à ce partage que les Langues anciennes n'admettoient pas.

Montagne avoit encore des locutions & des tournures favorables à la précision & à la variété; il disoit: Cette chose est *mienn*, est *leur*, au lieu de dire est à *moi*, à *eux*; il disoit *le parler*, *le n'oser*, *le dormir*; un *faire*, un *parler*. Dans un morceau que je cite sur l'amitié, il dit: *Et n'enconnoissent pas la hauteur ceux qui*, &c. Il retranchoit aussi les articles quand il le pouvoit.

On a attribué l'affoiblissement de la Langue au mauvais goût des premiers Académiciens;

les réformateurs auroient pu au moins en suivre un peu mieux l'analogie, & n'y pas laisser une foule d'inconséquences. La Bruyère en sentoît l'affoiblissement, & regrettoit beaucoup de mots dont il donne la liste. Il ne lui fût pas venu dans l'idée sûrement de remettre en François moderne les Essais de Montagne, comme l'a tenté un M. de Piaſſac, qui a traduit le chapitre de la vanité des paroles, il y a un ſiècle.

Mlle. de Gournai diſoit avec raiſon que, pour *dicrire* le langage des Essais, il falloit le *transcrire*; mais elle ſe trompa, en diſant: *C'est un des principaux cloux qui fixeront la volubilité de notre vulgaire Langue.* Montagne voyoit la choſe autrement; il diſoit qu'il avoit vu le langage changer de moitié. *Nous diſons qu'il eſt à cette heure parfait; autant dit du ſien chaque ſiècle* (a).

Il ne ſe rendoit pas juſtice en diſant: *Mon langage n'a rien de facile ni de fluide, il eſt âpre.* Si ſon ſtyle n'eſt pas communément nombreux, il eſt toujours facile; & l'on rencontre dans les Essais, des pages entières où l'oreille n'eſt pas bleſſée une ſeule fois.

[8] On doit regarder les Essais de Montagne comme une vaſte pépinière d'idées, & comme le code complet de la Philoſophie; perſonne n'en eut de plus juſtes notions, & ne penſa plus d'après lui-même. *Mes idées, diſoit-il, ſont ſans patien, & nées chez moi;*

(a) Tom. 8, ch. 9, p. 228.

mes mœurs sont naturelles (a). Sa principale science fut celle de l'esprit & du cœur humain; il trouvoit que beaucoup de choses requies comme indubitables, n'avoient d'appui qu'en la barbe chenue & ride de l'usage (b); & que bien des gens ne croient la vérité, si elle n'est d'âge compétent. Après avoir sondé profondément la misère de l'homme, il remarquoit que celui qui s'observe bien, auroit peine à se trouver deux fois au même état (c) Je donne, disoit-il, à mon ame tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Notre fait, ce ne sont que pièces rapportées (d). Il en conclut que nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité (e); & que rien n'est si absurde que notre amour-propre; il croyoit que la meilleure Philosophie est celle qui nous déprisse le plus. Tant que l'homme, dit-il, pensera avoir quelque force de soi, jamais il ne reconnoitra son maître; il le faut mettre en chemise (f). Dans cette vue, il s'attache à l'humilier. Nos folies, dit-il, ne me font pas rire, ce sont nos sagesse (g). Notre raison est un avantage que nous avons étrangement surpaillé (h). D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien; il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample & plus importante (i).

(a) T. 5, ch. 12, p. 155.

(b) T. 1, ch. 22, p. 334.

(c) T. 3, ch. 1, p. 254.

(d) *ibid.* p. 256.

(e) T. 3, ch. 50, p. 182.

(f) T. 4, ch. 12, p. 308.

(g) T. 7, ch. 4, p. 187.

(h) T. 4, ch. 12, p. 197.

(i) Tom. 3, ch. 18, p.

126.

[9] Lorsqu'il relève à nos dépens l'instinct des animaux , & qu'il semble même , d'après Pline , attribuer une sorte de Religion aux éléphants , comme s'ils adoroient Dieu dans le soleil levant , & lui faisoient la priere du matin , il observe que le singe & le pourceau nous ressemblent ; l'un par sa figure , l'autre par l'organisation intérieure. Qu'Ovide & Cicéron ont une pensée fautive (comme J.-J. Rousseau l'a remarqué depuis) , lorsqu'ils prétendent que nous regardons le Ciel plus directement que les animaux , puisque leur vue est horizontale comme la nôtre.

[10] Il vouloit que la Philosophie fût toute pratique , & à la portée de tous ; il réproche cette Philosophie *ostentative & parlative* (a) , qui consiste en mouvements hors de nature , & qu'il reproche à Pline & à Cicéron. Il ne propose à nos maux que des remèdes simples & naturels ; ceux des Stoïciens lui paroissent de vaines spéculations. Vouloir élever l'homme au-dessus de ses forces , c'est faire la *poignée plus grande que le poingt* , & la *brassée plus grande que le bras* (b). Pour nous prouver que nous vivons trop peu avec nous-mêmes , il remarque qu'en nos actions accoutumées , de mille , il n'en est pas une qui nous regarde (c). *Retirez-vous en vous-même* , dit-il , *mais préparez-vous de vous y recevoir* (d). Il fonde le bonheur sur la tranquillité & l'égalité de l'ame.

(a) T. 7, ch. 37, p. 26.

(c) T. 2, ch. 38, p. 379.

(b) T. 5, ch. 12, p. 310.

(d) *ibid.*

La sagesse est, selon lui, un maniement réglé de notre âme, dont elle se répond (a). Toujours il revient à Socrate, qui conservoit sa sérénité, malgré les griffes de sa femme, qu'il appelle une épreuve à fer emoulu (b). Il veut que la gaieté & l'usage du plaisir nous raniment sans cesse, & nous arrachent à ces sombres pensées qui empoisonnent la vie; il haït un esprit hargneux, qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie, & s'empoigne & pâit aux malheurs, comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli & bien lisse, & s'attachent & reposent aux lieux scabreux & raboteux (c). . . . Quel monstrueux animal, qui se tient à malheur (d)! Il prétend que la vraie sagesse apprend la faim & les fièvres à rire (e).

La modération dans les plaisirs lui paroît nécessaire à la volupté bien entendue. Les Princes, dit-il, ne prennent pas plus de goût au plaisir dans leur satiété, que les enfants de chœur à la Musique. *Il faut aimer ceci & cela, mais n'épouser que soi : le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse dépendre sans nous écorcher & arracher ensemble quelque piece du nôtre (f.)*

[11] L'imagination lui paroît une source féconde de maux : une de ses preuves est la facilité avec laquelle on taille les membres des

(a) T. 3, ch. 2, p. 286.

(d) *ibid.* p. 337.

(b) T. 4, ch. 11, p. 132.

(e) T. 7, ch. 37, p. 26.

(c) T. 7, ch. 5, p. 245.

(f) T. 2, ch. 38, p. 313.

enfants & des animaux. *Le Laboureur n'a du mal que quand il l'a ; l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins (a).* Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, c'est prendre votre robe fourrée dès la S. Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël (b). Il nous console par cette réflexion, que la douleur même n'est pas inutile ; que celui qui déracineroit la connoissance du mal, extirperoit quant & quant la connoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme (c).

Notre imagination peut, selon lui, nous servir beaucoup, par la maniere d'envisager les choses. Notre raison est un instrument de plomb & de cire, allongeable, ployable & accommodable à tout biais & à toute mesure (d). Il attribue la longue vie des habitants du Brésil, bien moins à la sérénité de leur ciel, qu'à celle de leurs ames (e). Exempts de préjugés & de passions, ils sont sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion quelconque. Ceci pris strictement, n'est point exact.

[12] Montagne prétend avoir épié la mort dans un évanouissement, où il se laissoit couler si doucement (f), qu'il comprit qu'elle n'a rien de douloureux. Pour se délivrer de l'appareil qui la rend affreuse, il desire mourir loin de sa famille, vœu contraire à celui qu'on fait communément. Lorsqu'il s'arrêtoit en voya-

(a) T. 4, ch. 12, p. 312.

(d) T. 5, ch. 12, p. 204.

(b) T. 9, ch. 13, p. 65.

(e) T. 4, ch. 12, p. 313.

(c) T. 4, ch. 12, p. 319.

(f) T. 4, ch. 6, p. 17.

geant, il cherchoit d'abord le lieu où il pourroit mourir le plus commodément.

Il convient que la mort est une viande qu'il faut engloutir sans mâcher, lorsqu'on n'a pas le gosier ferré à glace (a). Si nous avons besoin, ajoute-t-il, de sage-femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir (b). Lorsqu'il propose pour modele les Habitants des campagnes, il ajoute: On dira que leur ame, pour être plus crasse & obtuse, est moins pénétrable & agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons dorénavant école de bêtise (c).

[13] Lorsqu'il dit que la plus volontaire mort est la plus belle (d), il ne parle point du suicide, mais d'une mort courageuse, accompagnée de résignation; c'est, au contraire, dit-il, le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux sous une tombe massive pour éviter les coups de la fortune (e). Il ne connoît aucune catastrophe où l'on doive désespérer. J'ai vu cent lievres, ajoute-t-il, se sauver sous les dents des lévriers (f).

[14] Ce que dit Montagne sur l'amour paternel & l'amour filial, est très-philosophique. Celui-là est plus fort, comme plus nécessaire au but de la nature qui veut perpétuer l'espèce humaine, étendre & faire aller en avant les pièces successives de cette sienne machine.

(a) T. 5, ch. 13, p. 319.

(d) T. 3, ch. 3, p. 291.

(b) T. 8, ch. 2, p. 17.

(e) *ibid.* 298.

(c) T. 9, ch. 12, p. 91.

(f) *ibid.* 300.

D'ailleurs tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment, parce que chacun est en son ouvrage (a). Celui qui fait du bien, aime mieux que celui qui le reçoit, l'un faisant une action honnête, l'autre une action seulement utile. Il ajoute que les vieillards n'ayant plus la force, doivent avoir la bonté; & à l'occasion de la paternité, il remarque encore que nous préférons les productions de notre esprit, parce que nous y sommes pere & mere; & qu'il n'est personne qui n'aimât mieux avoir fait un enfant difforme, qu'un mauvais livre.

[1.] Il a sur l'éducation des systèmes qu'on a renouvelés de nos jours dans des Ouvrages célèbres, ainsi qu'un grand nombre d'autres idées dont il a le premier mérité. Il veut que la liberté des enfants s'étende au moral & au physique; les langes, les emmaillottemens lui paroissent nuisibles; il pense même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtements: une de ses preuves, est l'exemple du visage & des mains.

Il réproouve ce régime trop exact qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès, qui ne nous permet pas d'être souple & sociable; il voudroit que son Eleve fût le plus fort, même en débauche, avec ses compagnons; qu'il fût faire toutes choses, & ne fît que les bonnes (b).

Il remarquoit déjà une chose devenue bien

(a) T. 4, ch. 8, p. 38.

(b) T. 2, ch. 25, p. 97.

plus sensible aujourd'hui, qu'il n'est rien si gentils que les petits enfants en France (a) ; mais qu'hommes faits, ils ne sont point reconnoissables : c'est au College qu'il attribue cet effet. Il compare les pédants, qui vont pillottant la science (b) pour la répandre sans la digérer, aux oiseaux qui portent au bout de leur bec la nourriture à leurs petits. J'aimerois autant, dit-il, que mon Eleve eût passé sa vie à la paume qu'aux Ecoles ; le corps en seroit plus alégre : il devoit en rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie (c). Il voudroit que le Maître le fît parler, pour qu'il se développât de lui-même. Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train (d). Nous sommes plus riches que nous ne pensons ; mais on nous dresse à l'emprunt & à la quête (e).

[16]. Voit-on, dit-il, plus barbouillage au caquet des harengeres qu'aux disputes publiques (f) ? C'est Barocho & Baralipton qui gâtent tout (g). Par-tout il déclare la guerre à la fausse science & au pédantisme ; il ne trouve pas de milieu entre les vrais savants & les hommes rustiques. Les métiers sont dangereux, inep-tes, importuns, & troublent le monde (h). Il distingue deux ignorances : l'abécédairé, qui exclut toute science ; la doctorelle que l'étude engendre (i). En Périgord, on appelle let-

(a) *ibid.* p. 81.

(b) T. 2, ch. 24, p. 16.

(c) *ibid.*

(d) T. 2, ch. 25, p. 46.

(e) T. 9, ch. 12, p. 33.

(f) T. 8, ch. 8, p. 79.

(g) T. 3, ch. 54, p. 205.

(h) *ibid.*

(i) T. 1, ch. 54, p. 204.

tres fêrites ces savantaux. En parlant d'un Rhéteur, qui disoit que son métier étoit de faire paroître grandes les petites choses, il le compare à un Cordonnier qui fait faire de grands souliers pour un petit pied (a). En quelques mains, dit-il, la science est un sceptre; en quelques autres, une marotte (b). J'ai vu cent Artisans, cent Laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs d'Université. Sans cesse on demande : Comment est-ce que cela se fait ? mais se fait-il, faudroit-il dire ; & s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles & le pour & le contre est faux. Ce qu'il dit sur les illusions de la vue & l'influence des sens, est très-philosophique : Si ma santé me rit, & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme (c).

[17] Ce qu'il dit des Médecins pourroit fournir des scènes au théâtre. Ils connoissent bien Galien, mais nullement le malade. La querelle du remède & du mal se démêle chez nous. Celui qui guérit ne fait pas s'il le doit à la nature, au hasard, aux drogues, ou aux prières de sa mère grande. Il distingue la médecine du Médecin, en ce sens que la médecine est tout régime utile à la santé. Il ajoute que sa haine pour l'Art des Médecins est héréditaire ; qu'aux reste, il raisonne avec eux volontiers, & qu'il leur pardonne de vivre de notre sottise, attendu qu'ils ne sont pas les seuls.

(a) T. 3, ch. 51, p. 184.

(c) T. 5, ch. 12, p.

(b) T. 8, ch. 8, p. 81. 206.

[18] Il paroît que lorsque Montagne écrivoit, les actes publics se rédigeoient encore en Latin dans sa Province, car il réclame contre cette absurdité. Il eût voulu plus de simplicité dans les loix & dans les formes. *Il y a plus de livres sur les livres*, dit-il, en parlant de la Jurisprudence, *que sur autres sujets; nous ne faisons que nous entreglosser* (a). Il trouve que les loix ont souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité; que les nôtres s'étendent quelquefois trop loin, & que souvent elles nous abandonnent trop à nous-mêmes. Il est surpris qu'elles ne répriment point l'oisiveté : *La Justice a animadversion sur ceux qui chaument* (b). Ce principe est vraiment social, & a de vâtes conséquences. *Tel pourroit, selon lui, n'offenser point les loix, que la Philosophie seroit très-justement fouëtter* (c). En déplorant les excès de la Justice criminelle, il s'écrie : *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime* (d)? En parlant de la Question, il compare notre Justice à ce Général qui fit éventrer un soldat pour vérifier s'il avoit mangé la bouillie qu'une pauvre femme l'accusoit d'avoir enlevée à ses enfants. *Pour ne le tuer sans occasion, vous lui faites pis que le tuer* (e). *Il voudroit quelque forme d'Arrêt qui dit : La Cour n'y entend rien* (f). Sa paresse, dit-il ailleurs, l'a souvent empêché d'écrire aux Gens

(a) T. 9, ch. 13, p. 112.

(d) T. 3, p. 303.

(b) T. 8, ch. 8, p. 126.

(e) *ibid.* p. 340.

(c) T. 8, ch. 9, p. 250.

(f) T. 9, ch. 11, p. 15.

de Justice & de finance , à cause de la Légende de leurs titres , lesquels étant si chèrement achetés , ne peuvent être oubliés sans offense (a).

Les vues de Montagne sur la législation & l'administration de la Justice éclairaient non seulement son siècle , mais le nôtre. Les abus dont il se plaignoit subsistent encore , & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Que droit Montagne , s'il pouvoit voir dans ce siècle éclairé , après les regnes brillants de Louis XIV & de Louis XV , des loix qui multiplient les procès par la multitude des formalités ; une procédure plus embarrassée , plus inutile , plus ruineuse que celle de son temps ; le monstrueux ministère des Procureurs , parvenu à de tels excès , qu'il ne peut souffrir de remède que l'abolition ; ces frais immenses , accumulés à leur gré pour les moindres objets , & dont ils sont les Juges ; ces délais , ces stagnations de la Justice dont on les laisse maîtres ; cette foule d'usages différents dans un même Royaume ; ces degrés de Jurisdiction qui d'un procès en font deux , établissent une cascade de Tribunaux où la chicane précipite le plaideur comme un malheureux qu'on fait tomber de rocher en rocher ; ces peines de mort multipliées si inutilement , malgré l'exemple de plusieurs nations ; ces tortures de style données à des malheureux que l'on fait n'avoir rien à dire , par le singulier motif qu'ils sont des victimes dévouées à la Justice : tortures qui n'étant point

(a) T. 2, ch, 39, p. 345.

publiques, ne sont point exemplaires, & deviennent pure cruauté; ces longs & douloureux emprisonnements dont personne ne dédommage celui qu'on abuse, & enfin l'abus le plus illégal de tous, qui est d'interpréter en rigueur des loix douteuses, ou de condamner *au prorata* d'une preuve incomplète, & dès lors entièrement nulle? Les idées de Montagne sur la Justice criminelle ont été admirablement développées dans le Traité des délits & des peines, & dans les Discours de MM. Servant & Philippon; mais le Législateur n'a point encore parlé. On a entrevu & même éprouvé avec succès le remède aux vices des formes; la procédure du Conseil est simplifiée, & une multitude d'affaires, dont plusieurs sont importantes, s'expédient dans les Intendances sans frais, & avec les seules formes essentielles. On nomme quelquefois des Commissions dans les grandes affaires, pour éviter les inconvénients de ce qu'on appelle la Justice réglée, pourquoi n'étendrait-on pas cette forme à tous les cas, & ne profiterait-on pas des modèles qu'on s'est donnés chez soi? On m'objectera, je le fais, que si on plaideroit facilement, il y auroit trop de procès. Cette réponse est d'un Juge qui veut se reposer. Le grand malheur, en effet, que des Juges soient occupés de leur métier! On m'opposera beaucoup de raison de cette force; on en trouvera même de spécieuses pour justifier les abus que je combats. Eh! que ne justifie-t-on pas? Un Savant du seizième siècle, nommé Jordanus Brunus, Italien, s'avisa de faire publiquement à Wittemberg

un Panégyrique du diable, & l'on assure qu'il rendit son héros très-intéressant.

[19] On peut juger des vues, des principes de Montagne sur la politique & l'administration, par les traits suivans;

Les Etats se purgent peut-être comme les corps, par longues & graves maladies. Rien ne tombe là où tout tombe; la conformité est qualité ennemie de la dissolution (a). Il nous apprend qu'ayant voulu employer la sévérité des vertus privées dans le maniement des affaires, il les avoit trouvées inertes (c'est-à-dire sans aptitude) & dangereuses. La vertu a des plis, des coudes pour s'appliquer & coudre à l'humaine faiblesse (b). Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance. ... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes & les affaires. Sur toute chose, il vouloit la paix. Je n'accuse pas un Magistrat qui dorme, pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment quand & lui (c).

Il prétend qu'on ne s'embesogne pas assez tôt de la chose publique; que nous donnons trop à l'apprentissage; que les ames sont dénouées à vingt ans (d), & qu'on a fait plus de belles actions avant l'âge de trente ans qu'après. Auguste, ajoute - t - il, Juge du monde à l'âge de dix-neuf ans, vouloit qu'on

(a) T. 8, ch. 9, p. 166.

(b) T. 8, ch. 9, p. 332.

(c) T. 8, ch. 10, p. 328.

(d) T. 3, ch. 37, p. 240.

en eût trente pour *decider de la place d'une gouttiere*. Il faut avouer que ce système est dangereux; Montagne fait une règle générale de quelques exceptions, & juge des autres par sa propre précocité.

[20] Quoiqu'il vante la paresse, il déclare que la plus honorable vocation est de servir au public, & d'être utile à beaucoup (a). Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis (b).

[21] Tout respire l'humanité dans ses maximes. La malice hume la plupart de son propre venin, & s'en empoisonne (c).

[22] Il dit, en parlant des avarés, que dans leurs principes, les personnes les plus riches feroient celles qui garderoient les portes d'une bonne ville (d).

[23] Le langage est le truchement de l'ame; s'il nous faut, nous ne nous tenons plus (e). Il permet sur-tout de parler de soi à ceux de qui les autres ne parleront pas, & qui ne sont employés qu'en foule (f).

De quoi traite Scerate plus largement que de soi? . . . De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. L'orgueil git en la pensée. On dirait que se vanter & pratiquer, c'est se trop chérir (g).

[24] Cette définition de l'amitié, c'est une ame en deux corps, est d'Aristote, & ce mot

(a) T. 8, ch. 8, p. 143.

(b) T. 7, ch. 1, p. 104.

(c) T. 7, ch. 1, p. 129.

(d) T. 3, ch. 40, p. 47.

(e) T. 6, ch. 18, p.

131.

(f) T. 6, ch. 17, p. 38.

(g) T. 4, ch. 6, p. 20.

seul vaut un Traité, comme le remarque Mlle. de Gournai. Montagne prétend que l'amitié ne peut régner qu'entre deux, parce qu'elle ne peut souffrir de partage. *C'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en connoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler* (a). Ceci est encore plus sublime que le mot d'Aristote. De l'unité parfaite des amis, Montagne tire une conséquence juste, mais hardie, que le secret d'un tiers peut être révélé par l'ami à son ami, attendu que c'est le confier à soi-même. Si cette décision est une erreur, il faut avouer qu'elle ne peut appartenir à une ame commune. Il ne craint pas de prononcer encore que les femmes sont incapables d'amitié; *que leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé & si durable*. Ceci peut être vrai en général, sur-tout par rapport à l'amitié de femme à femme; mais Montagne ne fait point de distinction, car il ajoute que si elle pouvoit régner véritablement entre homme & femme, il n'y en auroit pas de plus délicieuse. Il est certain cependant que la distinction est nécessaire à établir. Entre femmes, il y a des rivalités, des concurrences de plus, & un attrait de moins; & quoique l'éducation & les occupations des femmes rendent la véritable amitié rare entr'elles & les hommes, & que trop souvent il s'y mêle un autre sentiment qui devient un principe de division, il est certain cependant

(a) T. 2, ch. 27, p. 167,

que celle-ci est plus commune , & qu'il existe en ce genre des amitiés célèbres. Montagne lui-même reconnoissoit Mlle. de Gournai capable de cette sainte amitié où ne lions point que son sexe ait pu monter encore (a).

[25] Il croit que la pudeur doit être dans le cœur, & non dans le langage; il eût voulu que tout se nommât par son nom, & que l'expression fût plus libre; nos bienéances sont des ruses de *Vénus pour hausser le chevet à sa marchandise par le maquillage des loix* (b). Nos prohibitions ressemblent à celle des livres défendus, qui ne servent qu'à en augmenter le prix. Mlle. de Gournai, fille vertueuse, adopte cette opinion, & répète même les expressions que je viens de citer; elle prétend que *l'art de la cérémonie* nous fait croire que les charmes de l'amour sont tels qu'on n'en peut entendre parler sans péril, comme si l'on ne pouvoit entendre parler de la table sans rompre son jeûne.

Le penchant de Montagne pour la pure nature sembloit aller jusqu'à vouloir déchirer les voiles dont on couvre les actions les plus ciniques. *Sommes-nous pas bien brutes d'appeller brutale l'opération qui nous fait? Nous avons à l'aventure raison de nous blâmer de faire une si sotte production que l'homme, d'appeller l'action honteuse, & honteuses les parties qui y servent; chacun fuit à le voir naître, chacun court à le voir mourir, &c.* (c). Mais

(a) T. 6, ch. 17, p. 119.

(b) T. 7, ch. 5.

(c) *ibid.*

il ne faut pas croire qu'il conseillât de braver les bienéances établies ; il pensoit seulement qu'on auroit pu établir un ordre différent. C'est en ce sens qu'il dit en sa Préface que , sous la loi naturelle , il eût eu grand plaisir à se peindre tout nud. Je ne prétends pas applaudir à ces réflexions , bien moins encore à la maniere légère dont il traite son goût pour les femmes ; mais on ne peut trop répéter , à sa décharge , que le style de son siècle se sentoit encore de la liberté latine , & que plusieurs mots très-honnêtes alors ont cessé de l'être pour nous. Après avoir cité l'exemple de Mlle de Gournai , je puis citer un personnage qui ne doit pas avoir moins de pudeur : c'est un Théologal , c'est Charron , qui non seulement adopte & répète tout ce que dit Montagne , & quelquefois mot à mot , mais qui porte encore plus loin la liberté. Il nomme par leurs noms des choses que Montagne n'a pas nommées ; il explique le mystère de la génération en Médecin ; il est étonné qu'on porte des vêtements , & il dit tout cela en citant l'Ecriture. Assurément ce Théologal ne conseilloit à personne d'aller tout nud ; ses mœurs n'étoient pas suspectes , & il avoit fait les plus vives instances à 17 ans pour être reçu Chartreux. Il fut révérend de son vivant , & l'on enfermeroit aujourd'hui un Docteur qui nommeroit dans un livre françois ce qu'il a nommé (a).

On a déjà vu que la morale de Montagne

(a) Voyez Charron , *de la Sagesse* , l. 1er. , ch. 3.

étoit quelquefois très-levere ; on en peut juger encore par ces traits : *C'est trahison se marier sans s'épouser*. Ceux qui se marient sans espérance d'enfants commettent un homicide à la mode de Platon (1)

[26] Montagne avoit saisi l'idée de la véritable vertu : *qui voudrait être d'un homme ange*, dit-il (b) ne travailleroit point pour soi, car il ne seroit plus lui-même. Chacun peut avoir part au battelage, & représenter un honnête personnage en l'échiquier ; mais être réglé au-dedans, c'est le point (c). Tel a été miraculeux au monde auquel sa femme & son valet n'ont rien vu seulement de remarquable (d). Sa pensée sur Socrate & Alexandre a été employée par Rousseau dans son Ode à la fortune, dont elle forme une strophe.

[27] Il faut manquer de bonne foi pour accuser d'impiété les écrits de Montagne : que sa morale soit voluptueuse, ce n'est pas une raison pour l'accuser de religion. Bayle n'est pas sincère, lorsque, pour excuser son Pyrrhonisme, il l'accuse d'être plus Pyrrhonien que lui. Il est vrai que Montagne avoit pour devise une balance avec ces mots : *Je ne fais* ; mais c'étoit dans le sens de son épitaphe grecque, traduite en Latin par Lamounoie, & où l'on trouve ces deux vers :

*Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.*

(a) T. 2, ch. 29, p. 205.

(b) T. 3, ch. 3, p. 300.

(c) T. 7, ch. 2, p. 146.

(d) *ibid.* 148.

On voit même que pour donner davantage à la nécessité de la révélation, il affoiblit toutes les preuves tirées du raisonnement en faveur de l'immortalité de l'ame. Dans la même vue, il prétend que l'universalité d'une opinion étant la seule preuve certaine de sa vérité, & qu'aucune n'ayant été universelle, nous ne sommes pas en état d'en prouver une seule par le cri de la nature, c'est pourquoi il ajoute que la fantaisie des peuples & des Rois donne à la Justice mille couleurs différentes. *Quelle bonté est-ce, dit-il, que le trajet d'une rivière fait crime? Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent? Mensonge au monde qui se tient au-delà (a)*

La vérité doit avoir un visage pareil & universel. Notre raison est un pot à deux ances qu'on peut saisir à gauche & à droite (b). Je trouve toute sa profession de foi dans ces paroles : *Pour han la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irreligion.* Voilà ce que le fanatisme ne distingue & n'entend jamais; souvent même il ignore cette autre maxime de notre Philosophe; c'est une instruction ruineuse à toute police, qui persuade aux peuples la religieuse croyance suffire seule & sans les mœurs (c).

[28] Par-tout il enseigne une religion éclairée & dégagée des superstitions, des faux principes dont il voyoit les ravages; il veut

(a) T. 5, ch. 12, p. 244.

(b) T. 5, ch. 12, p. 242 & 249.

(c) T. 9, ch. 22, p. 91.

que la foi ait des fondemens plus solides que nos préjugés : *Nous sommes Chrétiens*, dit-il, *à même titre que nous sommes Périgourdiens ou Allumands* (a). Il nous apprend à croire à peu de prodiges, parce que la rareté est de leur essence ; il se moque d'un Ecclésiastique qui trouvoit dans Homère des preuves de la Religion (b) & d'un autre encore qui trouvoit dans l'Ecriture-Sainte de fortes autorités pour justifier la recherche de la pierre philosophale. Son chapitre de la liberté de conscience est plein de grandes vues sur le fanatisme (c) Il remarque que le faux zèle des premiers Chrétiens a détruit plusieurs Ouvrages, & que tout de Tacite, pour en supprimer quelques phrases. *Qu'ils ont dit maladroitement tout bien des Princes leurs amis & tout mal de leurs ennemis* (d). Sans dissimuler les travers de l'Empereur Julien, il disculpe & venge sa mémoire des imputations calomnieuses ; il voit aussi qu'un moyen de décréditer les sectes, est de leur lâcher la bride pour les amollir. *Les hommes de partis adorent*, dit-il, *tout ce qui est de leur côté ; moi, je n'excuse pas seulement la plupart des choses qui sont du mien* (e). Il se plaint d'un Magistrat qui censuroit son livre, parce qu'il plaçoit le Calviniste Beze parmi les bons Poètes : *N'oseroit-on dire d'un voleur qu'il a belle Greve* (f) ?

En désignant les persécutions, il disoit, que

(a) T. 4, ch. 12, p. 185.

(b) T. 5, ch. 12, p. 161.

(c) T. 6, ch. 19.

(d) *ibid.* p. 135.

(e) T. 8, ch. 10, p. 303.

(f) *ibid.* p. 305.

le pire état des choses est où la méchanceté vient à et e legitime , & prendre avec le congé du Magistrat le manteau de la vertu (a). La pire injure est l'injure juridique. Pour dieu merci ! ma crance ne se manie pas à coup de poingt (b). A l'occasion des absurdes procès faites aux forciers , il lui paroît plus naturel que deux hommes mentent , ou que notre esprit s'égare , qu'il ne l'est qu'on s'envole sur un balai par la cheminée. C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif (c).

Voilà assurément & de la Philosophie & de la Religion. Un Bénédictin a publié depuis peu une Dissertation sur la Religion de Montagne , que je n'ai pu me procurer.

C'est encore sur des points relatifs à la Religion que Charron est bien plus hardi que lui , car il fronde les préjugés & les opinions avec moins de ménagement encore , & il adopte comme indubitable l'opinion de Tertulien & des premiers Peres sur la nature de l'ame , qu'il prétend ne pouvoir être qu'une matiere très-séliee ; mais parce que Charron la déclare immortelle , & que par-tout il rend hommage à la révélation , la Cour , malgré les oppositions de plusieurs graves personnages , & les actions intentées dans les Tribunaux , permit l'impression de son livre de la sagesse , au rapport du Président Jannin , qui déclara que

(a) T. 9 , ch. 12 , p. 47.

(c) *ibid.* p. 19 & 20.

(b) T. 9 , ch. 11 , p. 16.

c'étoit *Livre d'Esprit*, & dont il n'appartenoit pas aux esprits foibles de juger.

[25] Si Montagne eût mérité le titre d'impie, & toutes les injures que MM. de Port-Royal lui ont prodiguées, ce Théologal auroit-il été son Commentateur, ou plutôt son adorateur? Auroit-t-il eu avec lui des liaisons assez intimes & assez publiques pour que Montagne lui permit de porter, après sa mort, les armes de sa famille? Le Cardinal Duperron auroit-il appelé les *Essais Le Bréviaire des honnêtes gens*? Le grave de Thou auroit-il eu pour lui tant d'estime? Mlle. de Gournai, qui, sur la lecture de son livre, voulut devenir *sa fille d'alliance*, l'eût-elle loué avec enthousiasme, eût-elle dédié son édition des *Essais* au Cardinal de Richelieu, & celui-ci en eût-il fait la dépense?

A tous égards, la Préface de Mlle. de Gournai est la plus solide apologie de Montagne; elle est écrite fortement, & l'on y retrouve quelquefois l'expression du Philosophe. Si ses louanges sont hyperboliques, le dernier Editeur de Montagne devoit s'abstenir de les appeler extravagantes: un Ouvrage dont le fond est si estimable, méritoit plus d'égarde, il devoit au moins faire grace à ce mot qui caractérise le livre de Montagne: *C'est le hors de page des esprits*.

Juste Lipse a eu l'honneur de louer le premier ces *Essais* par écrit: M. de Thou les appelle: *Immortalia sui ingenii monumenta*. Bassac traite mal l'Auteur sur plusieurs articles: il l'accuse de vouloir imiter Sénèque. *Il commence par-tout, dit-il, & finit par-tout*;

il joit bien ce qu'il dit, mais il ne fait pas toujours ce qu'il va dire; il attaque sur-tout l'incorrection de son langage & de son style. Cependant il est forcé de lui rendre justice, & il paroît le sentir quelquefois; tantôt il dit, qu'il s'égare plus heureusement que s'il alloit tout droit; tantôt, qu'il élève la raison humaine jusqu'où elle peut aller. Il avoue que son ame étoit éloquente, & se faisoit entendre par des expressions courageuses. Il excuse même son style, en disant que les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les loix.

La Bruyere a écrit que Balsac pensoit trop peu pour Montagne, qui pense beaucoup; & Malebranche, trop subtilement pour un Auteur dont les pensées sont naturelles. En effet, la manière dont ce Métaphysicien le dissequer est du dernier ridicule. Il l'accuse de ne point raisonner, de ne point enseigner. Il appelle les Essais un tissu de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques, &c. Mais il avoue qu'il a le don de séduire par son imagination, son expérience; son style singulier. Malebranche fait une remarque très-fine & très-juste, lorsqu'il dit que certains Auteurs, comme Tertulien, Sénèque & Montagne ont le pouvoir de persuader sans aucunes raisons. C'est un effet de cette éloquence qui consiste dans l'expression & la tournure originale. L'Auteur du *Huctiana* appelle les Essais un vrai *Montaniana*. Il faut être bien dépourvu de goût & d'ame pour juger ainsi.

Scaiger a traité Montagne d'ignorant, parce qu'il lui avoit préféré Juste Lipse; & Pascal, en rendant quelque justice à ses beautés, ne

la lui rend point sur la morale, & lui p. etc sur le suicide des sentiments qu'il n'a pas.

Montagne éprouva, comme tant d'hommes célèbres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achete*, dit-il, *les Imprimeurs en Guyenne; ailleurs ils m'achètent (a)*. On a dit, avec raison, que ceux qui décrient le plus Montagne, le louent, malgré eux, en quelques endroits, & le pillent en d'autres. Enfin notre siècle a mis le sceau à sa gloire, & l'on peut dire qu'il a contribué à son tour à la gloire de notre siècle. Nous lui devons en partie notre liberté de penser, & un grand nombre d'idées importantes. On ne peut lire Montesquieu sans s'apercevoir de l'étude qu'il en a faite. On reconnoîtra bien mieux encore le Disciple de Montagne dans le Citoyen de Geneve, si l'on se rappelle ce qu'il écrit sur le danger des sciences, l'éducation, le suicide, le duel, la législation, les miracles, les Médecins, en un mot, ses Dissertations les plus célèbres.

[30] Montagne vouloit être Philosophe autrement qu'en spéculation. *Quelque je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier*. Il se proposoit de conformer non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes; & il ne prétendoit pas *attacher la queue d'un Philosophe à la tête & au corps d'un homme perdu (b)*.

[31] La franchise avec laquelle Montagne parle de lui, inspire la confiance, & personne ne l'auroit peint d'une manière aussi intéres-

(a) T. 7, ch. 2, p. 148.

(b) T. 7, ch. 2, p. 168.

sante qu'il le fait lui-même. Je me suis proposé moi-même à moi pour argument & pour sujet : c'est le seul livre au monde de son espèce, & d'un dessin farouche & extravagant (a). Je parle au papier comme au premier que je rencontre (b). Il nous apprend que sa taille étoit au-dessous de la moyenne forte & ramassée, sans trop d'embonpoint ; que son humeur étoit mêlée de mélancolie & de gaieté, & que sa complexion en général étoit tempérée ; qu'il étoit paresseux, oisif & libre par nature & par art ; qu'il étoit mal-adroit, & qu'il avoit gagné qu'on fit de lui cinq ou six contes ridicules ; qu'il lisoit & travailloit sans suite, à bâton rompu, & selon le caprice ; qu'il voyoit mieux du premier coup-d'œil qu'en creulant trop ; qu'il avoit l'esprit prim-sautier ; qu'il lui falloit de l'action même dans le travail : *Mes pensées dorment si je les assieds* ; & c'est une conformité que Montesquieu avoit encore avec lui. J'ai, dit-il, mes loix & ma cour pour juger de moi (c). — S. Augustin, Origene & Hypocrate ont publié les erreurs de leurs opinions, moi encore de mes mœurs (d). — J'étudiai jeune pour l'ostentation depuis un peu pour m'assagir, à cette heure pour m'ébaudir jamais pour le quest (e) — Il voyoit la gloire d'un œil philosophique, & lui sacrifioit peu. Je n'ai point le cœur si enflé ni si venteux, qu'un plaisir solide, charmant, moëlleux, comme la san-

(a) T. 4, ch. 8, p. 35.

(d) T. 7, ch. 5, p. 250.

(b) T. 7, ch. 1, p. 98.

(e) T. 7, ch. 3, p. 103.

(c) T. 7, ch. 2, p. 144.

té, je l'allasse échanger pour un plaisir imaginaire, spirituel & aere. La gloire des quatre fils Aimon ne vaut pas trois accès de colique. Il tubo donnoit les biens d'opinon aux biens réels les biens présents aux futurs. Si j'étois de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterois pour la moitié, & qu'il me la payât d'avance; qu'elle se hâtât & amoncelât tout autour de moi plus épaisse qu'allongée, plus pleine que durable (a). Quant à ceux qui font de bons livres sous de mauvaises chausses, ils eussent premièrement fait leurs chausses, s'ils n'en eussent eue (b). On ne peut parler plus modestement qu'il le fait de ses Ecrits Il n'est jamais parti de moi, dit-il, chose qui me contentât; l'approbation d'autrui ne me paie pas (c). Il avoue qu'il sait peu de Grec, & qu'il ignore les hautes sciences. Je reviendrois volontiers de l'autre monde, dit-il, pour dementir celui qui me jurerait autre que je n'étois, fût-ce pour m'honorer (d). — Ce ne sont pas mes gestes que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Si je me croyois bon & sage, je l'entendrois à pleine tête (e). Mais ce n'est pas se vanter trop que de dire qu'il se contente de vivre une vie seulement excusable (f).

D'après ces traits & ceux que j'ai cités dans le corps de cet Ouvrage, on peut juger si Malebranche, Pascal & Baillet ont eu raison de

(a) T. 7, ch. 37, p. 89.

(b) *ibid.* p. 90.

(c) T. 6, ch. 17, p. 46.

(d) T. 8, ch. 9, p. 230.

(e) *ibid.* 228.

(f) T. 8, ch. 8, p. 143.

lui tant reprocher son égoïsme ; celui-ci sur-tout cherche à jeter du ridicule sur son Page , & sur sa réticence à l'égard de sa profession de Magistrat, il oublie que l'usage des Pages étoit alors très-commun ; & quant à la Magistrature, Montagne l'exerça si peu , qu'il pouvoit bien n'y plus penser. Après tout , quand Montagne auroit eu du foible pour sa qualité de Gentilhomme, il eût été bien-loin encore de l'égoïsme & de l'orgueil. On sait que le vertueux , l'austère Sully avoit la manie d'appartenir à toutes les têtes couronnées. Si Montagne avoit eu beaucoup de vanité, il n'eût pas tant résisté à son élection de Maire de Bordeaux : poste distingué, puisqu'il fut occupé avant lui par le Maréchal de Biron , & après lui , par le Maréchal de Matignon. Il eût cherché à jouer un rôle à la Cour & dans les affaires ; de Thou nous apprend qu'il avoit négocié entre le Duc de Guise & le pere de Henri IV , & qu'il avoit prévu les suites de leurs divisions. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi , & Charles IX l'avoit décoré de l'Ordre de S. Michel avant qu'il fût en discrédit. i est vrai que quelque temps après cet Ordre fut prodigué , & Montagne s'en plaint, mais il ne falloit pas beaucoup de vanité pour cela. S'il entre dans des détails minutieux & bas de sa vie privée, c'est qu'il veut suivre l'homme par-tout.

On lui a reproché de s'être attribué de légers défauts & de grandes vertus. Mais s'il n'a pas eu des vices, pourquoi s'en feroit-il donnés. Un écrivain a remarqué , à son occasion , que Seneque ne parloit point de ses dé-

sants ; qu'en déclarant contre les passions il faisoit entendre qu'il en étoit exempt, qu'il s'enrichissoit en décriant les richesses, & qu'en tout cela Montagne étoit plus *honnête homme* & plus *Philosophe*.

[32] Sa passion dominante fut l'amour de la liberté. *Où la nécessité me tire*, dit-il, *j'aime à licher la volonté* (a). Il recevoit avec répugnance, parce que sa volonté restoit *hypothéquée*. Il préféroit ce qui étoit à vendre, parce que, dans le premier cas, il ne donnoit que de l'argent ; & dans le second, il se donnoit soi-même. *J'aime tant à me décharger & débobliger*, dit-il, *que j'ai par fois compté à profit les ingratitudes & les offenses* (b).

[33] Les atrocités qui l'environnoient faisoient sur lui ce qu'elles doivent opérer sur une belle ame ; elles le rejetoient plus avant en la clémence qu'aucune clémence n'auroit pu faire. *Ce temps est propre*, disoit-il, *à nous amender à reculons* (c).

J'estime tous les hommes mes compatriotes (d). Il élevoit ses enfants avec autant de douceur que de liberté ; & il nous assure qu'il n'avoit pas à se reprocher à leur égard la moindre rigueur. Il obligeoit ses gens à bien faire par une *abondante confiance* (e). Sa sensibilité s'étendoit jusqu'aux animaux. *Je ne puis refuser à mon chien la fête qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande* (f).

(a) T. 8, ch. 9, p. 182.

(b) *ibid.* p. 18.

(c) T. 8, ch. 8, p. 66.

(d) T. 8, ch. 9 p. 200.

(e) T. 8, ch. 8, p. 144.

(f) T. 4, ch. 11, p. 163.

Lorsqu'il traitoit avec les Princes, son premier intérêt étoit celui de sa probité, *tendre Négociateur & novice, qui aime mieux faillir à l'agaire qu'à moi (a)*.

[34] Pour exprimer sa fidélité à sa parole, il dit : *On me garotte plus doucement par un Notaire que par moi (v)*. S'il donnoit beaucoup aux sens dans ses maximes, c'étoit principalement, & ses adversaires n'y ont pris garde, c'étoit pour décréditer les biens d'opinion que la nature n'a point créés. Sa sensibilité se réduisoit à peu de chose ; la société des femmes lui plaisoit plus que leur usage ; il aimoit des occupations libres ; la propreté le flattoit plus que la magnificence ; & ce qu'il goûtoit, il s'attachoit à le bien goûter. C'est pourquoi il trouvoit bon qu'on interrompît son sommeil, pour qu'il l'entrevit. *Je n'ecume pas le plaisir*, dit-il, mais je le *son* le (c). Il tâchoit de cueillir le présent, & il sembloit avoir pour devise ce mot d'Horace : *Carpe diem*. Il évitoit d'empoisonner sa vie par le souvenir de la vieillesse, & il aimoit mieux porter sa vue sur le passé que sur l'avenir. *Que l'enfance*, dit-il, *regarde devant soi ; la vieillesse, derrière.... Les ans n'entraînent s'ils veulent, mais à reculons (d)*. En un mot, il rapportoit tout à la véritable jouissance, & il nous apprend que, *s'il amasse, ce n'est pas pour acheter des terres, mais pour acheter au plaisir (e)*.

(a) T. 7, ch. 37, p. 102.

(d) T. 7, ch. 5, p. 234.

(b) T. 8, ch. 9, p. 190.

(e) T. 3, ch. 40, p. 48.

(c) T. 9, ch. 13, p. 133.

[35] On peut dire qu'il a réalisé avec la Boétie son Roman sur l'amitié. *Je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi (a).* Dix-huit ans après sa mort, Montagne en étoit encore affecté d'une manière qui a peu d'exemples. *Ecrivant, dit-il, à M. d'Offat, je tombe en un pensément si terrible de M. de la Boétie, & y fus si long temps sans me raviser, que cela me fit grand mal (b).*

Etienne de la Boétie avoit de grandes vertus & des talents distingués ; ses Poésies pouvoient mériter l'attention de son siècle, & son Traité de la servitude volontaire annonce une ame forte, nourrie des principes de Montagne ; sa mort, décrite dans les Essais, est une leçon bien intéressante, & Montagne la prit pour modèle.

[36] Il s'étoit donné rendez-vous à lui-même à ce dernier moment : *Nous verrons là, disoit-il, si mes discours partent de la bouche ou du cœur (c).* Il mourut d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1592, avec une fermeté philosophiquement chrétienne, & conforme à ses principes. Il avoit été tourmenté de coliques néphrétiques dès l'âge de quarante-sept ans, & il avoit souffert avec courage. Il étoit sous François I, & étoit mort sous Henri IV : il avoit vu six regnes en moins de soixante ans ; s'il eut vieilli, il en auroit vu sept. Tous les enfans moururent jeunes, hors

(a) T. 2, ch. 27, p. 160.

(c) T. 1, ch. 18, p. 132.

(b) Voyages de Montag.

une fille mariée dans la Maison de Gamache. Son goût pour les mœurs de l'ancienne Rome avoit contribué à l'espèce d'adoption qu'il fit de Mlle. de Gournai, qui s'appelloit sa fille d'alliance. Cette Demoiselle, qui l'avoit jugé sur ses Ecrits *homme très-vertueux*, fit toutes les avances & un grand voyage pour le connoître. Une lettre écrite de Bordeaux, à M. Caperonier, assure que la famille de Montagne existe en Guyenne, où l'on connoît un descendant de l'un de ses oncles (a); mais le Château de Montagne est possédé par M. le Comte de Ségur, qui descend du Philosophe par les femmes. C'est là que M. Prunis a trouvé le manuscrit de ses Voyages en Allemagne & en Italie, que M. de Querlon a publiés.

[37] Quoique le Public ait paru mécontent de cette Relation que l'Auteur avoit mise au rebut, & qui n'est qu'un Journal informe & minutieux, dont il avoit dicté une partie rapidement à un domestique, & écrit le reste presque aussi négligemment, quoiqu'il ne l'eût faite que pour se rendre compte à lui-même, & qu'à peine il s'y trouve quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on excepte sa Relation de Rome; on y retrouve cependant des morceaux précieux, dignes d'être séparés de la vaine où ce torrent les dépose. Mille détails fastidieux pour le Public intéressent les Savants, ou sont rachetés par quelques anecdotes. D'ailleurs les moindres productions des plumes

(a) Discours préliminaire des Voyages de Montagne.

célebres ont leur prix, & ne peuvent être absolument indifférentes. Comme il voyageoit principalement pour trouver des eaux minérales propres à évacuer les graviers, il entroît dans des particularités souvent basses & dégoûtantes sur sa santé. Il n'importe pas davantage à son Lecteur de savoir s'il avoit des rideaux à son lit, & du linge à table, qu'on l'ait servi sur de l'étain ou sur du bois; mais il importe de connoître des faits qui éclairent l'Histoire & la Physique, qui tiennent aux mœurs, aux Arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractère de l'Auteur; & il s'en trouve assez souvent dans le Voyage de Montagne, au milieu des puérités où il les noie.

Montagne voyageoit en Philosophe, en Observateur, en homme soigneux de s'instruire: tout ce qu'il n'avoit pas vu l'intéressoit, parce qu'il trouvoit par-tout des découvertes à faire, & il avoue qu'il eût volontiers voyagé au hasard. On trouve, dans son Journal, des connoissances sur les eaux qu'il cherchoit & prenoit par-tout, en composant leurs qualités, leur vertu, en risquant même contre les méthodes usitées des expériences plus sûres que l'analyse. Il raconte que plus d'une fois les Médecins d'Italie l'ont appelé à leurs consultations sur les eaux, & s'en sont rapportés à son avis sur les maladies, & qu'il en rioit tout bas. Il cite les décisions des différents Médecins qui se traitoient mutuellement d'homicides; & à cette occasion, il parle de la singulière maladie d'un Voyageur qu'il rencontra, qui rendoit avec impétuosité des vents

par les oreilles. Il nous apprend que de son temps Livourne n'étoit qu'un petit village, & Turin une petite ville, mal bâtie & mal saine; que Florence étoit appelée la Belle avec raison, & que le célèbre amphithéâtre de Vérone étoit alors presque entièrement en terre; à Vénise, il trouva beaucoup de luxe & de débauches, & cent cinquante Courtisanes au moins qui faisoient une dépense de Princesses; Montague voyoit volontiers ces Dames pour les entretenir; il aimoit alors les femmes, comme certaines gens qui ne lisent point aimement les bibliothèques. Il trouva les beautés vénitiennes au-dessous de leur réputation.

Sa description de Rome est sur-tout intéressante: il dit que l'enceinte totale de l'ancienne & de la nouvelle ville est égale à celle qu'on feroit de Paris en y comprenant les fauxbourgs; mais qu'en serrant & en comptant les maisons, Paris seroit plus grand d'un tiers, qu'au reste Rome étoit bien supérieure en beauté. Il prétend que les Eglises y sont moins belles que dans les autres villes d'Italie; & qu'en Italie & en Allemagne, elles sont moins belles qu'en France. Il remarque que dans toute l'Italie & à Rome même, il n'y avoit presque point de cloches, qu'on ne voit presque point d'images dans les Eglises; qu'elles y sont toutes modernes, & que dans plusieurs anciennes, on n'en trouve pas une. Son style s'échauffe, & redevient éloquent, lorsqu'à l'aspect de la nouvelle Rome il se rappelle l'ancienne; c'est par les débris qu'il en donne l'idée la plus sublime. Il dit que ce qu'on en voit n'en est pas même le reste;

que les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de reverence à sa mémoire , & qu'on n'en voit que le sépuchre ; que le monde , ennemi de sa longue domination , avoit brisé & siacassé toutes les pieces de ce corps admirable ; & parce qu'encore tout mort , renversé & défiguré , il lui faisoit honneur ; il en avoit enseveli la ruine même ; qu'il craignoit encore qu'on n'en vît pas le tombeau tout entier , & que la sépulture ne fût elle-même ensevelie : que les Palais de la moderne Rome , attachés aux restes pompeux de l'ancienne comme à des morceaux de rochers , lui rappellent les nids des oiseaux suspendus aux voûtes des édifices ruinés , & qu'on ne peut concevoir comment son enceinte renfermoit tant de Palais & de Temples , dont on voit encore la chute toute vive , & dont les débris forment des montagnes.

Il parle des célèbres monuments que les Arts anciens ont laissé dans cette capitale du monde ; il ne fut pas fort étonné de trouver en deux endroits de l'Eglise de S. Pierre la mort de l'Amiral de Coligny , représentée comme une victoire de la Religion ; d'y voir encore le tableau de l'Empereur Frédéric I, demandant pardon au Pape Alexandre III, qui foule aux pieds sa tête ; & dans une autre Eglise , un long & injurieux récit de la vie du Pape Silvestre II, qui passa pour sorcier dans le onzieme siecle , parce qu'il étoit Mathématicien.

Montagne voulut voir à Rome la circoncision des Juifs , il fait la description détaillée de cette cérémonie , surchargée de tout ce que la superstition y ajoute. Ce morceau est cu-

rieux, & l'on ne trouve peut-être ce détail écrit nulle part; il caractérise Rome, en disant *que c'est une ville toute Cour & toute Noblesse; que chacun y prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique; que tout y est palais & jardins; qu'il n'y avoit point de rue marchande, & qu'il croit toujours être à la rue de Seine, & jamais à la rue de la Harpe ou à la rue Saint-Denis.* Ce sont, ajoute-t-il, les Savoyards & les Grisons qui viennent tous les ans y cultiver les jardins & les terres d'alentour. Les cérémonies lui parurent *plus magnifiques que dévotieuses*; il trouve qu'il y a en France plus de vraie piété. Il remarque que les Romains infligent rarement d'autres peines que la mort simple; que les cruautés s'y exercent sur les cadavres, & qu'il en a vu le peuple aussi ému que si on tourmentoit le coupable vivant.

Le portrait qu'il fait du Pape Grégoire XIII, de son caractère, de ses vertus, de sa conduite, est intéressant, & a le mérite d'être tracé par un contemporain & un témoin.

Il raconte une folie arrivée à Rome depuis peu, & qui n'avoit pas d'exemple dans toute l'Histoire. Des Portugais s'étoient avisés de se marier entre mâles, avec les cérémonies du Sacrement, dans l'Eglise de S. Jean-l'ortelatine, imaginant légitimer par-là leur commerce dénature. Dans ces temps, & sur-tout en Italie, on croyoit pouvoir allier la dévotion à la débauche. Montagne remarquoit que dans les lieux consacrés au libertinage, on avoit, comme aujourd'hui, l'attention de cacher les images de la Vierge pour pécher décemment. On brûla huit ou neuf de ces malheureux: on

les auroit punis plus utilement en les obligeant d'épouser des femmes.

Montagne vit à Rome un Envoyé de Russie qui, ayant à traiter avec la République de Venise, avoit apporté des lettres adressées au Pape, Gouverneur de Venise. On voit par-là comment les Russes étoient instruits alors de l'état de l'Europe.

On peut juger du peu de progrès que la Mécanique avoit fait en France, par l'étonnement où est Montagne de trouver à Brixen un tournebroche à roue, à Ausbourg, une horloge que l'eau faisoit mouvoir, en lui servant de contre-poids; dans différentes villes d'Allemagne, des horloges qui sonnent les quarts d'heure, & à Nuremberg, une plus parfaite encore, qui sonne les minutes. Il remarque qu'en Italie les horloges étoient rares. Des le temps de Charlemagne cependant on les connoissoit; le Roi de Perse lui envoya, parmi ses présents, une horloge à roue, qui avoit pour sonnerie des boules d'airain qui tomboient dans un bassin: à toutes les heures, on y voyoit paroître un Cavalier.

Mais Montagne trouva l'Hydraulique perfectionnée en Italie. A Pratolino, Maison des Ducs de Toscane, il vit des figures que l'eau faisoit mouvoir; il entendit une musique dont l'eau étoit le mobile: à Tivoli, chez le Cardinal de Ferrare, il admira les jeux hydrauliques de toute espece, des orgues, des trompettes, des chants d'oiseaux, des bruits de mousqueterie & de canon, opérés par des chûtes d'eau qui agitoient l'air, & le pouffoient dans des tuyaux.

Il parle d'une fameuse auberge où l'on ser-voit de l'étain, *qui est une grande rareté*; il vit de la faïence en Italie pour la première fois, les François ne la connoissoient pas encore. A Florence il avoit vu des devidoirs à filer la soie, avec lesquels une seule femme faisoit tourner cinquante fuseaux.

Il dit qu'à Pise on travailloit fort bien le marbre, qu'on y tailloit alors cinquante colonnes & d'autres ornements pour la décoration d'un théâtre que vouloit construire Muley-Amet, Roi de Fez, Prince qui aimoit les Arts, & cultivoit les Sciences. Montagne, qui cherchoit par-tout le commerce des hommes célèbres, vit à Pise le Médecin Corrachino, fameux par sa poudre, & qui buvoit, dit-il, cent fois le jour.

Il remarquoit qu'en beaucoup d'endroits on travailloit les Dimanches & les Fêtes, soit à la terre, soit à coudre & à filer; que dans toute l'Italie les Bergeres savoient l'Arioste; que dans les Etats libres *les plus petits ont je ne sais quoi de seigneurial à leur manière, & que, jusqu'en demandant l'aumône, ils mêlent toujours quelque parole d'autorité.*

Les petits détails de la dépense de Montagne dans ses voyages ne sont pas inutiles; ils peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps, par la différence du prix des choses.

L'usage étoit établi en beaucoup d'endroits en Italie de faire peindre les armes dans les auberges: Montagne avoit cette fantaisie, & vouloit introduire cet usage par-tout. Ayant
laissé

laissé ses armes dans la chambre où il avoit pris les bains à Pise , à charge qu'on les y conserveroit , l'Hôte lui en fit serment.

On peut tirer des Voyages de Montagne des preuves non équivoques de sa Religion ; il rapporte des miracles dont il a vu les monuments avec une candeur , un respect , une crédulité singulière : sur les faits les plus absurdes , il s'abstient de faire des réflexions. Parmi les effets précieux qu'il rapportoit en France , il compte un Chapelet d'*Agnus Dei* béni par le Pape. A Lorette , il fit ses dévotions , & obtint place dans la Chapelle pour un tableau composé de quatre figures d'argent ; on y voyoit celle de la Vierge , & à genoux devant elle , celles de Montagne , de sa femme & de sa fille ; son nom fut mis au bas. Sa description de Lorette n'est pas indifférente ; là il vit le cierge d'un Turc qui s'étoit sauvé d'une tempête en invoquant la Vierge ; Montagne ne paroît pas même éloigné de croire le voyage de la Chapelle apportée de Nazareth par les Anges.

Mais il n'approuvoit pas ces Processions de Pénitents , qui se déchiroient de coups , & qui , dans ces spectacles de Religion , mêloient la cruauté à la galanterie , en se fouettant à l'honneur des femmes. *C'est*, dit-il , *une énigme que je n'entends pas bien encore.*

Il raconte un exorcisme mêlé d'injures & de coups de poings qu'il vit à Rome ; le Prêtre qui opéroit , connoissoit les différentes especes de diables plus ou moins faciles à conjurer ; il dit aux assistants qu'il en avoit

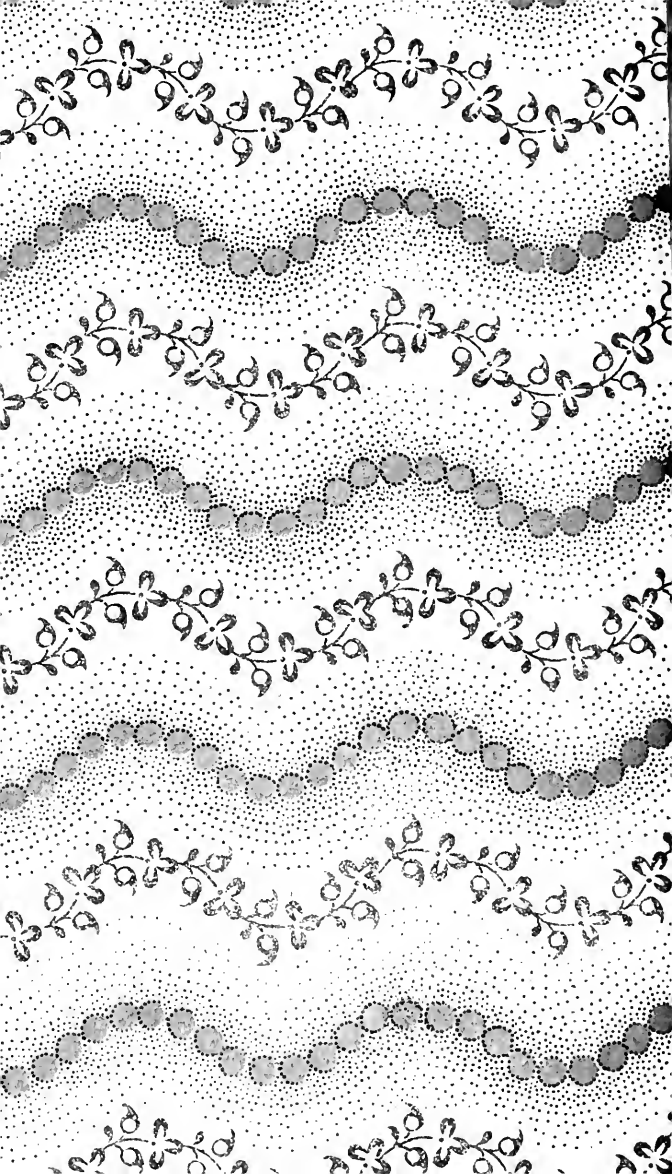
chassé un très-gros du corps d'une femme ; & que , pour preuve de sa délivrance , elle avoit jeté par la bouche une touffe du poil de cet esprit malin. Montagne donne la chose pour ce qu'elle vaut , & avoue qu'il n'a point vu sortir le diable du malheureux qu'on exorcisoit.

Ses Essais furent examinés à Rome ; & ce qu'il rapporte à ce sujet , prouve qu'ils n'ont pas été jugés si sévèrement en Italie qu'en France. Ce qu'on lui reprocha de plus grave , fut d'avoir personifié la fortune , d'avoir fait l'éloge de l'Empereur Julien , d'avoir cité des Poètes hérétiques , d'avoir blâmé les supplices hors la mort simple ; d'avoir paru exiger la pureté du cœur pour la validité de la prière : article sur lequel en effet la doctrine de Montagne , prise à la lettre , ressembleroit à celle de Baius ; mais le maître du sacré Palais l'excusoit & le défendoit contre les Censeurs , & s'en rapportoit à sa conscience pour réformer ce qu'il jugeroit à propos , le priant même de ne point faire usage de la censure , parce qu'on l'avoit averti qu'il y avoit plus d'une bévue. Il loua son zèle pour l'Eglise. & l'invita à la défendre. On voit qu'en général Montagne paroît pour un homme religieux. Il satisfit tard son goût pour les voyages , & seulement douze ans avant sa mort.

F I N.







14
1643
T35

Talbert, François, Xavier
Éloge de Michel Montagne
a remporté le prix d'éloque
à l'Académie de Bordeaux en
1774

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

